VIE
DE S.
EVR

A05156 p

C12-079
C37-079

1.8480 t

LE TRIOMPHE DE LA GRACE

Ex Libris monasterij S. Martini Sagittarij Congreg. S. Mauri.

SUR LA NATURE

DANS LA VIE ADMIRABLE

DE L'ILLUSTRE VIERGE

SAINTE EUPHROSINE

PATRONNE DE L'ABBAYE ROYALE

DE ROYAL-LIEU LEZ COMPIEGNE.

EN VERS FRANÇOIS,

DIVISE' EN DEUX LIVRES,

ET DEDIE' A LA REINE.

Par le R. P. Dom GABRIEL BROSSE Religieux Benedictin de la Congregation de ſaint Maur.

A PARIS,

Chez FREDERIC LEONARD, Imprimeur ord. du Roy, ruë S. Jacques, à l'Eſcu de Venize.

M. DC. LXXII.

M. DC. LXXII.

DE LA GRANDEUR
DE LA VIE
DANS LA VIE ADMIRABLE
DE SAINTE EUPHROSINE
LA FILLE UNIQUE
DE PALLADE
EN DEUX TIRADES
EN VERS FRANÇOIS
DE NOUVELLE COMPOSITION
PAR MONSIEUR DE LABBAYE ROYALE
DE LA CRAYE.

A
LA REINE.

MADAME,

Je croirois que ma liberté ſeroit temeraire, & j'aurois peine à me reſoudre de paroître pour une ſeconde fois aux yeux de vôtre MAIESTE'

avec un preſent ſi peu digne de ſon merite ; ſi le favorable accez que je trouvay auprés d'Elle, quand j'eû l'honneur de luy offrir la vie de Sainte Marguerite, ne me faiſoit eſperer que la ſinguliere devotion qu'Elle a pour la tres-Illuſtre Vierge ſainte Euphroſine luy inſpirera autant de reſpect pour ſa vie, & pour ſes triomphes, que ſes precieuſes Reliques luy ſont en veneration.

Et quoy que cette ſeule raiſon eût dû me ſuffire pour m'obliger de vaincre la crainte qui s'oppoſoit à un devoir ſi legitime : toutefois, MADAME, je m'y trouve engagé par d'autres motifs ſi puiſſans, que je me rendrois coupable de la derniere ingratitude, ſi n'enviſageant mon ouvrage que du côté de ſes défauts, je perdois la fidelité qui m'oblige de ne point dérober à vôtre MAIESTE' une choſe qui luy eſt dûë par tant de tîtres.

Car quelle apparence y-a-t'il que la celebre Abbaye de ſaint Jean de Royal-lieu, qui eſt redevable de ſa fondation à la pieté de nos Rois, & qui, à la ſollicitation d'une grande Reine, tient de leur liberalité tout ce qu'elle a de plus magnifique, ſe puiſſe diſpenſer de faire hommage de ce qu'ell'a de plus precieux à la maiſon Royale en la perſonne d'une Reine, en qui la pieté ſemble avoir pris naiſſance avec la vie ? Car bien que vôtre ame royale

ſoit un illuſtre ſujet des plus éclatantes vertus : toutesfois, MADAME, il eſt evident que la pieté, qui, comme dit une bouche d'or, eſt le fondement & la mere de toutes les vertus, ſe donne un empire ſi abſolu dans vôtre cœur, que je puis dire avec verité, qu'étant fille de la pieté, vous étes ſœur de la vertu, puiſque la Mere de la vertu eſt la mere de vôtre vie. S. Ambroiſe.

Comme je n'avance rien, MADAME, qui ne ſoit connu de toute la France, & qui n'ait autant de témoins que vôtre MAIESTE' a de Sujets : je me ſens forcé de paſſer outre, & de dire que c'eſt au merite de vôtre pieté que nôtre invincible Monarque eſt redevable du ſecours miraculeux qu'il a attiré du Ciel, & qui luy a mis en main autant de victoires ſur les ennemis de la Foy, que le Soleil a formé de jours depuis le moment qu'il a commencé de les combatre.

C'eſt MADAME, ce qui m'a obligé de prevenir, & de renfermer dans quatre vers tout ce que la Poëſie la plus ingenieuſe, & la plus étenduë pourra enfanter de plus riche, & de plus beau, quand elle ſe donnera la liberté de chanter les faits heroïques de cet illuſtre Conquerant, aprés qu'il aura mis quelque fin à la gloire de ſes conquétes, ſi pourtant elles en peuvent avoir. Car ayant eû autrefois l'honneur de luy offrir les eloges de ſes Illuſtres anceſtres, il eſt

juſte que j'en faſſe maintenant vn noble racourcy, pour en compoſer le ſien, & que je le mette entre les mains de vôtre MAIESTE', comme un excellent abbregé de tout ce qui ce peut dire à ſa loüange.

ELOGE DU ROY EN ABBREGE'.

Quot Sol ipſe dies, tot agis Lodoice triũphos: Dum tua lux oritur, lux inimica fugit.

Grand Roy, l'Aſtre du jour n'entre dans ſa carriere,
Qu'à deſſein de vous voir chaque jour triompher:
A peine vôtre jour étale ſa lumiere,
Que le jour ennemy commence à s'étoufer.

Mais, MADAME, ce qui donne à vôtre MAIESTE' des inclinations plus fortes, à la pieté, c'eſt cette tres-illuſtre Maiſon dans laquelle le Ciel a formé vôtre Naiſſance, & qui fait gloire de maintenir la Royauté, & la Religion dans une commune ſocieté. Et je puis dire avec verité que le grand Patriarche ſaint Benoiſt ſemble conſiderer encore dans nos jours vôtre famille Royale, comme un bien qui luy appartient, & que comme elle eſt un écoulement glorieux de la ſienne, il inſpire encore à ſon ſang, qui ſe perpetuë, & ſi j'oſe ainſi le dire qui immortaliſe ſa gloire dans la tres-illuſtre maiſon d'Autriche, & qui par une ſainte alliance s'eſt heureuſe-

ment mélé avec celuy de Bourbon, une partie de ſon eſprit, auſſi-bien que de ſa Sainteté, afin de la rendre auſſi feconde en vertus, qu'Elle l'eſt en Sceptres, & en Couronnes.

C'eſt donc vôtre pieté, MADAME, qui fait ſur moy le premier effort, & qui m'oblige d'étre fidele à mon devoir. Car ſi je me donne la liberté de faire reflection ſur le cours de vos années, je découvre ſenſiblement que ce qui fait l'entretien de cette Royale vertu, le fait auſſi de vos jours.

Comme la pieté a ſa naiſſance, ell' a auſſi ſa vie; & pour ne pas ceſſer de vivre, elle recherche ſon aliment dans les mêmes ſources d'où ell' a tiré ſon origine, qui ſont les Myſteres de nôtre foy, & les exemples des Saints. Dans les premiers, je veux dire dans les myſteres de la Foy, elle découvre les veritez du Ciel, qui luy ſervent de nourriture, puiſque la nourriture de l'ame eſt la connoiſſance de la verité. Et dans les ſeconds, c'eſt à dire dans les exemples des Saints, elle trouve un chemin ſolide ſur lequel elle peut aſſurer ſes pas, & arriver par leur imitation à la joüiſſance de leur gloire.

C'eſt en vûe des premiers, MADAME, qu'un ſçavant Religieux, qui n'a celé ſon nom que pour cacher ſon merite, ſe donna il y a quelque temps la liberté d'offrir à vôtre MAIESTE' les riches productions de ſon eſprit dans les meditations Chrétien-

Le R. P. Dõ. Claude Martin aſſiſtãt du tres R. P. Superieur

General de la Congregation de Saint Maur.

nes qu'il a tirées des Evangiles, dont les pensées sont si elevées, si pieuses, & si charmantes, qu'il est impossible d'en faire la lecture sans goûter en même-temps la douceur du Miel qui y est jointe à la profondeur du sens, & à la delicatesse du style.

Et c'est l'utilité des seconds qui m'a inspiré le dessein de presenter à vôtre MAIESTE' la Vie d'une Sainte dont le merite luy est si connu, que je craindrois d'attirer sa haine, si j'entrepenois de l'exposer au public sans l'aveu de vôtre MAIESTE', & sans emprunter de ses lumieres, le jour que j'ay dessein de luy donner.

Et quoy que cette noble Vierge tire assez d'éclat du merite de sa vertu, puisque comme un nouveau Soleil aprés avoir donné ses premiers regards à l'Orient d'où ell'a tiré sa naissance, elle veut que dans nos jours l'Occident prenne également part aux influences de sa lumiere: toutesfois, MADAME, comme son merite n'y est pas également connu de tous ceux qui luy doivent leurs respects, il est juste de faire connoître à toute la France le prix du tresor qu'elle possede, par la haute estime qu'il s'est acquis dans l'esprit de la premiere Reine du monde, depuis le moment qu'ell'a eu le bonheur de le connoître.

Je fonde cette verité, MADAME, sur le témoignage avantageux que j'en ay recû de Madame de Vaucellas, l'une des plus dignes Abbesses, qui ait

depuis

depuis long-temps ſoûtenu l'honneur de ſa dignité dans l'Abbaye de Royal-lieu, & qui en cette qualité a l'honneur d'étre tres-particulierement connuë de vôtre MAIESTE'. Car elle m'aſſure par ſes Lettres que durant le ſejour que vôtre MAIESTE' fit dans ſa ville de Compiegne, Elle eût la bonté d'honorer de ſa viſite les Religieuſes de cette Sainte Maiſon, où aprés avoir rendu ſes adorations au bois Sacré de la vraye Croix qui luy fut preſenté en tout reſpect, Elle témoigna enſuite un deſir preſſant de voir les Reliques precieuſes de l'illuſtre Vierge ſainte Euphroſine qu'elle revera avec une ſi tendre devotion, & donna des témoignages ſi ſenſibles de ſes tres-humbles reſpects, qu'elle devint l'objet de l'admiration, & tout enſemble la joye des cœurs de ces Anges Terreſtres qui ont l'honneur de conſerver icy-bas ce ſacré Corps, comme elle le fut ſans doute en même-temps de ces Eſprits bienheureux qui tiennent à honneur dans le Ciel de jouyr de la ſocieté de ſon eſprit. Car depuis cet heureux moment vôtre MAIESTE' a conſervé de ſi hauts ſentimens d'honneur & de devotion pour cette illuſtre épouſe de JESUS-CHRIST, *que cette ſainte Communauté a crû que ce ſeroit faire injure à ſon merite de mettre le triomphe de la grace ſur la nature dans d'autres mains que dans celles d'une Reine en qui la nature & la grace triomphent de Dieu même par les effets de ſa pieté.*

C'eſt là, MADAME, le principal motif qui a forcé cette genereuſe Abbeſſe de ne me donner aucun repos, que je n'aye conſenty au juſte deſir qu'elle avoit de m'obliger de mettre dans voſtre main royale la vie nouvelle d'une Sainte, dont la devotion tient vôtre cœur poſſedé depuis tant d'années, ſe perſuadant avec beaucoup de raiſon qu'il eſtoit juſte qu'une Reine pieuſe recueillit dans nos jours le fruit de la pieté d'une autre Reine dont la memoire eſt encore en benediction

Mais je ne puis omettre icy, ſans faire violence à ſes inclinations, ce qu'elle avouë elle-méme, que l'Ambaſſade de Monſieur de Vaucellas ſon Pere en Eſpagne luy ayant fait comme ſuccer dans le ſein de ſa Mere les ſentimens de reſpect, & de veneration qui ſont dûs à la Maiſon d'Autriche, tige Royale, dont vôtre MAIESTE' eſt la plus precieuſe fleur laquelle Dieu a voulu joindre à la pureté de nos Lys, & comme tranſplanter dans le Jardin de la France, pour y ſervir d'exemple de la plus pure, & de la plus ſolide vertu, elle a crû que cette occaſion luy étoit envoyée du Ciel pour rendre vôtre MAIESTE' perſuadée de ſes tres-humbles reſpects, & des inclinations de ſon cœur, ſpecialement quand elle a conſideré qu'elle n'aura peut-étre jamais une occaſion plus favorable de reconnoître ſenſiblement les témoignages de bonté que vôtre MA-

IESTE' luy donna, quand elle luy fit la grace de l'assurer de sa faveur, & de luy promettre sa protection pour le soûtien de l'observance Reguliere que vôtre MAIESTE' sçavoit bien avoir été nouvellement retablie dans son Monastere par les soins & par l'assistance speciale de feüe la Reine vôtre tres-honnorée Tante, & tres-digne Mere de nôtre invincible Monarque.

C'est-là, MADAME, la seule grace qu'elle ose se promettre de vôtre affection, dans l'esperance qu'elle a que vôtre MAIESTE' aura la bonté d'interposer son credit aupres du Roy pour assurer sa survivance entre les mains d'une personne élevée dans l'Observance Reguliere qui se garde tres-exactement sous sa conduite, & du zele de laquelle elle puisse esperer la continuation du bien que Dieu a commencé par elle. Si cette liberté est criminelle, c'est l'amour de la regularité, ou pour mieux dire de JESUS-CHRIST, *qui la rend coupable. Mais comme le crime n'a point de societé avec l'amour de* JESUS-CHRIST, *elle espere, MADAME, que vôtre MAIESTE' portera un jugement plus equitable en sa faveur, & qu'elle luy fera la grace de joindre les effects de son pouvoir, à la pieté de ses desirs.*

Voila, MADAME, les raisons qui m'ont fait croire que le triomphe de la grace ne pouvoit pa-

roître avec plus d'éclat qu'entre les mains d'une Reine qui triomphe dans les triomphes d'un Roy vainqueur, & qui m'ont obligé de joindre mon travail à vôtre pieté, afin de donner pour une ſeconde fois un témoignage public de l'eſtime que je fais de me dire,

MADAME,

DE VOTRE MAIESTE',

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle ſujet & ſerviteur F. Gabriel Broſſe Religieux Benedictin de la Congregation de S. Maur.

AU LECTEUR.

VOUS vous étonnerez peut-être (mon Lecteur) de ce qu'entre les Vies de tant de Saints, dont l'Egliſe honore la memoire, j'ay particulierement choiſi pour objet de ma devotion, la vie d'une Sainte ſi peu connuë à nôtre France, que le Ciel a été forcé de faire des miracles, pour en declarer le merité. Mais c'eſt de voſtre étonnement que je prens ſujet de juſtifier mon procedé, puiſqu'il eſt vray que la terre ne peut ſe diſpenſer ſans crime d'honorer ce que le Ciel luy propoſe pour objet de veneration, outre que les circonſtances de la Vie de Sainte Euphroſine ſont ſi particulieres, & ſes vertus ſi éclatantes, qu'il eſt preſque impoſſible de les lire, ou d'en entendre le recit ſans les admirer.

En effet qui ne demeurera ſurpris quand on entendra dire qu'une jeune Demoiſelle, l'unique objet de l'amour de ſes parens, ſeule heritiere de ſon illuſtre famille, dans le Printems de ſon âge, & dans la fleur de ſa beauté, ait pû déguiſer ſon ſexe pour triomfer des pompes de la terre, & vivre dans une Solitude ſous le ſac & le cilice, inconnuë à tous les hommes, & meſme à ſon propre pere, quoy qu'elle en reçût les frequentes viſites dans ſon état déguiſé, & le conſolât dans le recit qu'il luy faiſoit de ſes diſgraces, ſpecialement de celle qu'il ſouffroit de la perte d'une fille qui luy eſtoit plus chere que ſa vie, ce qu'elle écoutoit ſans permettre à la nature de donner aucun ſigne de foibleſſe : Et enfin qu'elle ait pû l'avoir pour témoin de ſon trépas, aprés luy avoir declaré qu'elle eſtoit cette Euphroſine qui

faiſoit la cauſe de ſa triſteſſe, & le ſujet de ſa douleur ?

Qui ne ſera auſſi ſurpris de voir un Pere, qui, aprés avoir accordé à la nature ce qu'elle pouvoit exiger de ſon amour dans une occaſion ſi ſenſible, correſpond aux deſſeins de Dieu, & luy accorde à l'heure meſme ce qu'il exigeoit de ſa fidelité ; ſe revétant du ſaint habit de ſa fille, s'enfermant dans ſa ſolitude, & ſanctifiant ſon ame devant Dieu par une genereuſe imitation de ſes vertus ? Comme il n'appartenoit qu'à Dieu de triomfer en ces prodiges, auſſi n'appartient-il qu'aux ames juſtes de porter un jugement équitable ſur la juſtice de mon choix. Mais ſi j'ajoûte encore à cela les nobles ſentimens de devotion que nôtre grande Reine a toujours conſervez pour cette illuſtre Epouſe de JESUS-CHRIST, depuis le moment qu'elle a eu le bon heur d'en connoître le merite, je me perſuade (mon cher Lecteur) que vous ſerez entierement ſatisfait, puiſque mon travail n'aura pas ſeulement l'honneur de ſervir à la pieté de la premiere Reine du monde : mais encore pourra faire l'entretien de voſtre devotion particuliere, ſi vous voulez vous donner la peine de conſiderer les circonſtances de cette vie miraculeuſe, & d'écouter attentivement (comme parle le Roy Prophete) ce que Dieu dira à vôtre cœur, quand vous en ferez la lecture.

TABLE DE CE QUI EST CONTENU en general dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LA Preface. pag. 1.

Chapitre Premier. *Quels étoient les parens de ſainte Euphroſine.* 13

Chap. II. *Les parens de ſainte Euphroſine s'exercent dans la pratique de toutes ſortes de bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu un heritier dans leur famille.* 18

Chap. III. *Pafnuce du conſentement de ſon épouſe va viſiter les Solitaires, & obtient de Dieu un enfant par leurs prieres.* 22

Chap. IV. *Euphroſine reçoit le Sacrement de Baptême, & eſt élevée par ſes parens à la pieté.* 28

Chap. V. *La mort de la mere d'Euphroſine, & les belles qualitez, tant de grace, que de nature de cette jeune Sainte.* 34

Chap. VI. *Pluſieurs jeunes Seigneurs recherchent l'alliance d'Euphroſine, qui eſt accordée par ſon pere, au plus illuſtre.* 41

Chap VII. *Euphroſine inſpirée du Ciel perſuade à ſon pere de la conduire au ſaint Abbé qui l'avoit obtenuë de Dieu par ſes prieres, par lequel elle eſt confirmée dans la reſolution de vivre dans l'état de virginité.* 50

Chap. VIII. *Euphroſine fait un Oratoire de ſon Palais, où elle s'occupe aux exercices d'Oraiſon, & de pieté.* 62

Chap. IX. *Un Solitaire eſtant venu trouver Pafnuce pere d'Euphroſine pour quelque affaire; Euphroſine luy declare le deſir qu'elle a de ſervir Dieu, il la confirme dans ſon deſſein, & luy apprend les moyens d'y parvenir.* 65

LIVRE SECOND.

Chapitre I. *Euphroſine ſe fait couper les cheveux dans ſon Palais, & reçoit l'habit & le voile de Religieuſe de la main d'un Solitaire qu'elle y avoit fait venir à ce deſſein.* 73

Chap. II. *Euphroſine déguiſe ſon ſexe, quite la maiſon de ſon pere, & va dans un Monaſtere d'hommes en habit déguiſé.* 83

Chap. III. *Euphroſine déguiſée ſe preſente à l'Abbé du Monaſtere, à qui elle communique ſon deſſein, & le prie de la recevoir à l'épreuve de la Religion, ce qui luy eſt accordé.* 88

Chap. IV. *Euphroſine ſous le nom de Smaragde, eſt miſe par l'Abbé ſous la conduite d'un venerable Vieillard nommé Agape ou Agapit, & reçoit commandement de vivre Recluſe.* 93

Chap. V. *Pafnuce pleure inconſolablement la retraite d'Euphroſine, & la fait fort ſoigneuſement chercher.* 102

Chap. VI. *Pafnuce viſite le ſaint Abbé qui avoit obtenu Euphroſine par ſes prieres, luy expoſe le ſujet de ſon affliction, & le prie de joindre ſes prieres à celles de ſes Religieux, pour en apprendre du Ciel quelque nouvelle.* 109

Chap. VII. *Le temps ne pouvant effacer en Pafnuce la memoire de ſa diſgrace, il retourne chercher ſa conſolation au ſaint Abbé, qui le fait parler à Euphroſine, ſans la connoître, & en eſt conſolé.* 115

Chap. VIII. *Smaragde attenué d'auſteritez tombe malade, & eſt viſité par Pafnuce, qui luy renouvelle la cauſe de ſa douleur, & en eſt conſolé.* 124

Chap. IX. *Trois jours eſtant paſſez Pafnuce retourne à la cellule de Smaragde, qui ſe découvre à luy, & luy declare qu'il eſt ſa fille Euphroſine, & meurt incontinent aprés.* 129

Chap. X. *Pafnuce croyant qu'Euphroſine n'eſtoit pas encore morte, il luy parle comme ſi elle eût eſté vivante; mais s'étant apperçû qu'elle étoit ſans vie, la douleur le fait tomber en defaillance, d'où étant revenu, il s'abandonne encore à la triſteſſe : mais éclairé à la même heure d'un rayon celeſte, il ſe réjoüit de ſon bonheur.* 133

Chap. XI. *Agape va donner avis à l'Abbé & aux Religieux de la mort d'Euphroſine, qui aprés luy avoir rendu leurs reſpects, l'inhument avec grande pompe, & un des Religieux recouvre l'œil qu'il avoit perdu.* 143

Chap. XII. *Pafnuce aprés les obſeques d'Euphroſine diſtribuë ſes biens aux pauvres, & aux Monaſteres, & ſe met en poſſeſſion de l'habit & de la cellule d'Euphroſine, où il perſevere ſaintement juſques à la mort.* 150

Hymne tres-belle & tres-devote de ſainte Euphroſine, ſuivie de l'Antienne & Oraiſon en vers françois. 154

APPROBATION.

J'Ay leu un Livre intitulé, *Le Triomphe de la Grace ſur la nature, dans la vie admirable de ſainte Euphroſine, Patrone de la Royale Abbaye de Royallieu lés Compiegne*, en vers françois, diviſé en deux Livres. Fait ce 29. Juin 1672.

M. GRANDIN.

PERMISSION.

VEu l'Approbation, permis d'Imprimer. Fait ce vingt-huitiéme Novembre 1672.

DE LA REYNIE.

PREFACE.

IL en eſt de méme de l'ignorance comme des tenebres, elle dérobe à nos eſprits la connoiſſance des belles choſes, dont elle nous cache le merite, comme les tenebres nous cachent la beauté des objets, en nous privant de la lumiere qui nous en donne la connoiſſance.

Rien n'eſt plus digne de veneration que ces membres Sacrez qui ont ſoûtenu la vertu des Saints, & dont leurs Ames genereuſes ſe ſont ſervis comme d'inſtruments de leurs combats, & des immortelles Conquêtes qui les feront eternellement triomfer dans le Ciel. Car comme ces Ames Bien-heureuſes font l'ornement du Paradis, elles veulent que ces depoſts Sacrez faſſent l'ornement de nos Temples, comme leur interceſſion fait noſtre appuy.

Mais d'autant que ces beaux effets ceſſent d'étre, tandis que ces precieux Treſors demeurent cachez, il eſt neceſſaire que la connoiſſance en ſoit donnée au public, pour obliger la poſterité de leur rendre ſes reſpects, & meriter par ſes juſtes reconnoiſſances la grace de leur protection.

Il eſt vray que l'on ne peut pas dire avec verité,

qu'un ſi-bel Aſtre comme eſt l'illuſtre Vierge Sainte EuPHROSINE, puiſſe étre jamais obſcurci par les tenebres de l'ignorance, & l'on peut dire d'Elle, comme de ſon Divin Epoux, qu'elle a mis ſon Tabernacle dans le Soleil, puiſqu'aprés avoir rendu tout l'Orient témoin de ſes Clartez admirables par ſa Sainteté, & par l'innocence de ſa Vie, Elle a voulu que l'Occident ait pris part à ſes Lumieres apres ſon heureux Trépas, honorant noſtre France, de la preſence de ſon Sacré CORPS; par lequel le bras de Dieu opere tant de prodiges, qu'il eſt aiſé de juger, que comme Elle a mis ſon Trône dans le Soleil, Elle éclairera la France de ſes Lumieres, tandis que le Soleil aura de la clarté.

Mais d'autant que l'Hiſtoire de la Tranſlation du Sacré Corps, de cette illuſtre Eſpouſe de JESUS-CHRIST en France n'y eſt pas également connuë de tous ceux dont elle exige les reſpects, & qui luy doivent leurs venerations, J'ay jugé à propos de prevenir l'Hiſtoire de ſa Vie, de celle de ſa Tranſlation en France, ſuivant les Memoires aſſurez que Madame de Vaucellas Tres-digne Abbeſſe du celebre Monaſtere de Royallieu m'a fait la grace de me communiquer, où j'ay tout trouvé en ſi bel Ordre, & ſi naïvement exprimé, que j'ay crû n'y devoir rien changer pour ne point trahir la verité, & pour laiſſer au Public l'eſtime que merite ſon tra-

vail. Voicy donc ce qu'elle m'en a écrit.

Pour donner une intelligence parfaite de la maniere dont Dieu s'eſt ſervy pour rendre l'Abbaye de S. Jean de Royallieu dépoſitaire du pretieux corps de la Glorieuſe ſainte EUPHROSINE, il faut remonter plus haut dans l'hiſtoire de ce beau Monaſtere.

L'an onze cent cinquante deux la Reyne Alix de Savoye dite alors Maurienne, êtant veuve depuis quelques années de Louis VI. ſurnommé le Gros, apres avoir fondé l'inſigne Abbaye de Mont-martre en l'honneur du grand Martir S. Denis Apôtre de la France, cette bonne Princeſſe voulant encore amplifier la gloire de Dieu, & luy ſatisfaire pour les offenſes de ſa vie paſſée ; Elle priſt reſolution de fonder un ſecond Monaſtere de Benedictines en l'honneur de la vie Solitaire du grand Saint Jean Baptiſte, & choiſit pour cét effet un lieu fort Solitaire nommé la Maiſon Royalle, d'autant, qu'ordinairement nos Roys s'y retiroient pour prendre le divertiſſement de la Chaſſe dans la Foreſt de Guiſe.

Le Roy Louys le jeune ceda volontiers ce beau Chaſteau aux devotions de la Reyne ſa Mere qui par le conſeil du devot Saint Bernard a qui elle avoit grande confiance, choiſit une tres-Sainte Religieuſe nommée la venerable Dame Roſaline, que l'on eſtime avec beaucoup de fondement avoir été du nombre de celles qui peu auparavant avoient eſta-

bli la vie Benedictine dans l'Abbaye de Montmartre par l'ordre de la meſme Reyne, & cela ſe peut aiſement prouver par le premier ſtatut que cette Sainte Abbeſſe eſtablit dans le nouveau Monaſtere de Saint Jean de la Maiſon Royalle, par lequel elle ordonna à ſes Religieuſes une dévotion particuliere envers l'Apôtre de la France, & que ſa Feſte ſeroit ſolemniſée par Office double qui étoit alors une choſe fort extraordinaire.

La Reyne Alix mourut dans l'Abbaye de Montmartre deux ans aprés l'établiſſement de celle-cy, & n'ayant pas encore ſatisfait entierement à la fondation Temporelle de ce nouveau Monaſtere, elle pria le Roy ſon Fils en mourant d'achever ce qu'elle avoit commencé dans la Maiſon Royalle de Saint Jean, ce que le Roy entreprît avec tant de zele qu'il alloit ſouvent luy méme viſiter ces bonnes Benedictines & s'entretenir avec leur venerable Abbeſſe Roſaline, qui eſtoit en une ſi haute reputation, non ſeulement en France, mais auſſi à Rome, que les Papes Alexandre troiſiéme & Lucius luy eſcrivoient ſouvent pour ſe recommander à ſes prieres & la congratuler du nouvel établiſſement de la Maiſon Royalle de Saint Jean Baptiſte où l'odeur de l'obſervance Benedictine exhaloit un parfum ſi pretieux que les mêmes SS. Peres ne faiſoient pas dificulté de ſurnommer cette Maiſon, le Parterre délicieux du

Jardin de Jeſus-Chriſt. Cette reputation de Sainteté publiée par l'Oracle de l'Egliſe donna un tel credit à ce Monaſtere que la multitude des filles de qualité venant de toutes parts demander l'habit de Religion à la ſainte Abbeſſe ROSALINE, le Roy crut eſtre obligé d'en fixer le nombre, ne croyant pas que toute la Fondation qu'il avoit faite audit Monaſtere pût ſuffire pour un ſi grand nombre. Tous les Evéques voiſins voulurent contribuer à la manutention de cette nouvelle Colonie d'Epouſes de Jeſus-Chriſt, donnant à l'envie l'un de l'autre des rentes dont elle jouit encore preſentement. Tous les hommes Illuſtres de ce temps là, méme les eſtrangers qui venoient dans la France n'en ſortoient point ſans aller eux mémes ſe recommander aux prieres de cette grande Servante de Dieu. L'on tient méme par tradition que S. Thomas Archevéque de Cantorbie s'étant retiré dans ce Royaume comme à l'Azile ordinaire des vrays Serviteurs de Dieu, il fut invité d'aller à Creſpy en Vallois conſacrer une Egliſe qui porte maintenant ſon nom, ou il aprît que cette Illuſtre ROSALINE la bien-aymée de Dieu & des hommes, n'eſtoit qu'à trois lieuës de Creſpy, il ſe tranſporta dans l'Abbaye de Saint Jean aux bois, & crût que ce luy ſeroit une nouvelle benediction pour ſon Egliſe d'Angletere de la recommander aux prieres d'une ſi ſainte Ame. Sa réputation augmentoit tous les jours

auſſi bien que ſon zele pour le ſervice de Dieu, qui voulant faire connoître combien l'amour de cette Epouſe luy eſtoit agreable, permit que ſon Abbaye fut illuſtrée d'un don tres-pretieux par un moyen ſi extraordinaire qu'il peut être dit miraculeux. Sur la fin du méme Siecle noſtre venerable Abbeſſe Roſaline eſtant preſque-toute conſommée de l'amour de ſon divin Epoux, ſon Corps tout rempant vers la Terre, & ſon cœur ne reſpirant que le Ciel. Un jour étant dans une tres-haute contemplation elle entendit toutes les Cloches de ſon Egliſe qui ſonnoient d'elles mémes, elle jugea auſſitô par cette merveille que Dieu avoit deſſein d'en manifeſter quelque autre d'importance, & en méme tems fut avertie que dans la Foreſt aſſez proche de la porte du Monaſtere il y avoit un Chariot arrété, & qu'il étoit impoſſible de le faire paſſer plus avant, quoyque l'on ſe fût ſervi de pluſieurs paires de bœufs, & autres inventions pour le tirer, ce qui faiſoit croire à tous les Peuples voiſins qui y étoient accourus par un inſtinct particulier à chacun qui ſe ſentoit pouſſé à venir voir quelque choſe de rare & de ſaint.

Dans ce temps là le monde n'étoit pas encore ſi perverti & l'innocence des Cloîtres n'avoit pas auſſi ſouffert ces taches malheureuſes qui nous obligent maintenant d'avoüer à nôtre confuſion que ce nous eſt un bonheur d'étre les priſonnieres de Jeſus-

Chriſt. L'on vivoit alors avec plus de ſimplicité dans les Foreſts que l'on ne fait pas maintenant dans les plus êtroites Clôtures. Nôtre ſainte Abbeſſe animée de cét ardant amour qui la faiſoit agir en toutes occaſions aſſembla toutes ſes Religieuſes & s'en alla au lieu où le Chariot étoit miraculeuſement arrété, & ayant veû & conſideré elle méme cette merveille,& appris d'un des Conducteurs de tout cét équipage que ce Chariot étoit remply d'une caiſſe où étoit enfermé le Corps pretieux de ſainte EUPHROSINE Vierge Alexandrine que le Pape avoit envoyé depuis peu au Roy de France Louys VII. qui le faiſoit porter à Rheims pour étre honoré dans une Egliſe qu'il faiſoit bâtir alors : Au méme tems que la Venerable Abbeſſe entendit nommer ſainte Euphroſine elle comprît tout le myſtere, & avec une confience extraordinaire en Dieu, qu'elle voyoit par les yeux de la Foy agir d'un bras tout puiſſant en ſa faveur, elle demanda qu'il luy fût permis d'eſſayer ſi en cette occaſion comme en beaucoup d'autres, Dieu voudroit ſe ſervir des choſes les plus foibles pour ſurmonter les plus fortes, & ainſi faire paroître les effects de ſa Toutepuiſſance. Cette penſée fut approuvée de toute l'Aſſiſtance qui admiroit la Foy de cette ſainte Abbeſſe, laquelle ordonna à deux petites Novices de prendre la Caiſſe,& de la porter dans l'Egliſe de l'Abbaye. Ses jeunes filles comme bien inſtruites

dans les maximes de leur Bien-heureux Pere Saint Benoiſt, qui veut que ſes enfans obeiſſent juſques aux choſes impoſſibles, ne firent nulle difficulté de ſe charger de ce Saint fardeau qu'elles trouverent ſi leger, que ſans aucune peine elles le porterent où la Sainte Abbeſſe l'avoit ordonné, ſans que perſonne de l'aſſiſtance ny méme les Conducteurs y miſſent opoſition, chacun ſe trouvant convaincu de la volonté Divine aſſez manifeſtée par tant de divers prodiges.

Tout le monde ſuivit la Proceſſion de ces Saintes Amaſonnes qui plus heureuſes que celles dont l'antiquité vante le courage, triomferent ſans combatre & vainquirent ſans effuſion de ſang, mais non ſans des ruiſſeaux de larmes, eſtant croyable que la Venerable Abbeſſe & toutes ſes bonnes filles en verſerent des torrens par l'excés d'une ſainte joye, ſe voyant en poſſeſſion d'un treſor que le Ciel leur envoyoit d'une façon ſi miraculeuſe.

Toute la France fut informée de cette merveille, & le Roy meme qui commenous avons dit avoit grande veneration pour la Bienheureuſe ROSALINE, eut grande joye de ce que Dieu l'avoit choiſie pour dépoſitaire de cette pretieuſe Relique qu'elle fit enchaſſer fort magnifiquement. La devotion des peuples fut ſi grande envers Sainte EUPHROSINE, & ſes miracles ſi frequens, que l'on ne parloit d'autre choſe particulierement dans la Picardie.

Mais

comme cette Province eſt fort ſujette aux courſes des ennemis, & que c'eſt le paſſage ordinaire de tous les gens de guerre, les Religieuſes de Saint Jean, Maiſon Royalle, ayant été pluſieurs fois obligées de ſortir de leur Monaſtere pour ſe refugier dans la ville de Compiegne, il y fallut auſſi apporter pluſieurs fois ces prétieuſes Reliques, que Dieu a toûjours préſervées des accidens ordinaires en telles occaſions, comme ſi Dieu eût voulu faire connoître qu'il avoit rendu les Religieuſes de la Maiſon Royale de ſaint Jean, gardiennes de ce ſaint Treſor, & le méme Treſor, ou pour mieux dire la grande Sainte EUPHROSINE, Tutelaire de cette ſainte Maiſon, qui a poſſedé ſon tres-ſaint Corps l'eſpace d'environ cinq cens ans juſques à ce que les guerres inteſtines & étrangeres ravageant toute la France environ l'an mil ſix cent trente-un, Madame Gabrielle de Laubeſpine-Chaſteauneuf étant Abbeſſe de la Maiſon Royalle de ſaint Jean; tous ſes amis luy conſeillerent de mettre ſa Communauté en un lieu plus aſſuré pour des Filles. On luy fit pour cela pluſieurs propoſitions, méme pour la faire établir dans Paris, au lieu où eſt preſentement la Miſſion de ſaint Lazare. Pluſieurs perſonnes de qualité y employerent tout leur credit: mais toujours inutilement, & ſans méme que la

Dame Abbeſſe pût prendre une veritable reſolution ſur ce ſujet, d'autant qu'elle craignoit extrememment que la grande ſainte EUPHROSINE ne voulut pas ſouffrir que ſes Reliques fuſſent tranſportées hors la Maiſon Royale de ſaint Jean, où ſi miraculeuſement elle avoit élû ſon domicile. Cette conſideration retarda long-temps l'affaire, mais enfin Madame de Chaſteau-neuf mettant toute ſa confiance en Dieu prit reſolution de s'aprocher ſeulement de la Ville de Compiegne, changeant ſa Maiſon Royale avec celle de Royal-lieu, qui étoit alors poſſedée par des Chanoines Reguliers de l'Ordre de ſaint Auguſtin, qui tranſigerent avec la Communauté de Royal-lieu, aux conditions que chaque Communauté emporteroit ſes Reliques d'une Maiſon à l'autre.

Ce fut alors que Madame de Chaſteauneuf, Abbeſſe de la Maiſon Royale, fit redoubler les vœux & les prieres de toutes ſes Filles, afin qu'il plût à Dieu témoigner qu'il approuvoit ce changement, en facilitant le tranſport du Corps pretieux de leur Sainte Tutelaire. Et comme c'étoit le poinct le plus important de toute l'affaire, il fut reſolu que la Communauté ne partiroit point que le pretieux Corps ne fut tranſporté. Il fut mis dans un caroſſe fort reverament avec des cierges, & des Eccleſiaſtiques qui le

conduiſirent juſques à Royal-lieu proche Compiegne ; cette grande Sainte ayant témoigné par cette occaſion qu'elle s'étoit donnée non pas à la Maiſon Royale de ſaint Jean, mais à la Communauté, qui avec Madame ſon Abbeſſe eût une grande conſolation, voyant un effet ſi viſible de la protection de leur Sainte Patronne, à laquelle elles ont toujours eû une tres-grande devotion & la continuent encore avec grand ſujet, puiſque leur glorieuſe Patrone fait voir par des miracles continuels que ſa protection n'eſt pas moindre pour la Maiſon de Royal-lieu, qu'elle l'avoit été auparavant pour la Maiſon Royale. Mais la plus grande marque que l'Abbaye de Royal-lieu ait de la protection de Sainte EUPHROSINE, eſt ſans doute le rétabliſſement de l'Obſervance Benedictine dans cette Communauté, qui en l'an 1664. reprit avec grande ferveur l'abſtinence reguliere, & pluſieurs autres ſaintes pratiques de la Reigle de ſaint Benoiſt, que le malheur des guerres avoit fait diſcontinuer au grand regret de ces ſaintes Filles, qui comme des illuſtres machabées n'ont point eû de repos qu'elles n'ayent recouvert ce feu ſacré qui depuis quelques années eſtoit caché, & qui brûle maintenant avec un ſi heureux ſuccez qu'il ſeroit capable de r'allu-

mer cet eſprit de feu d'amour divin qui eſt à ſouhaiter dans toutes les Maiſons de Filles Benedictines.

LE TRIOMPHE DE LA GRACE
SUR LA NATURE
DANS LA VIE ADMIRABLE
DE LA TRES-ILLUSTRE VIERGE
SAINTE EUPHROSINE,
PATRONE DE L'ABBAYE ROYALE
DE S. JEAN DE ROYAL-LIEU LEZ COMPIEGNE.

Diviſé en deux Livres.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Quels étoient les Parens de ſainte Euphroſine.

DANS le noble deſſein que la grace m'inſpire,
Je veux de la Vertu faire éclater l'empire,
Et dans le beau projet que je me ſuis formé,
Découvrir un objet dont le Ciel eſt charmé,

Eloge en general de sainte Euphrosine.

Un triomfe divin dans une chair fragile,
Un fidele portrait des loix de l'Evangile,
Une Vierge feconde en miracles divers,
Dont le nom glorieux remplit tout l'univers,
Un prodige d'amour dans la Vierge Euphrosine,
Un pompeux ornement de la grace divine,
Un cœur victorieux de tous ces vains ébas,
Dont le monde seduit adore les apas.
Mais déja je m'emporte à ces nobles trofées,
Qui tiennent dans son cœur les pompes étoufées,
Et d'une promte ardeur me sentant échaufer,
Je pretens sans combat la faire triomfer.
Tout beau, Muse arétez l'ardeur qui vous emporte,
Rendez à sa memoire une gloire plus forte,
D'un si noble sujet rien n'est à negliger,
Auparavant le calme exposez le danger,
Obeïssez aux loix que l'ordre vous impose,
Et d'un si bel effet découvrez nous la cause.
Illustre possesseur d'un plus illustre enfant
Aux yeux de l'univers paroissez triomfant:
Cessez de vous cacher dedans Alexandrie,
Il est temps d'éclater hors de vôtre partie,

Soyez de vos vertus vous méme le garant,
Comme d'un bel objet vous étes le parent.
Mais j'apperçoy déja qu'une auguſte naiſſance — Noblesſe de ſes Parens.
Vous merite l'honneur d'une illuſtre alliance,
Et qu'un œil plus brillant que la clarté du jour
Vous captive le cœur, & gaigne vôtre amour.
Déja la pieté conjointe à la nobleſſe
Fait le plus doux attrait de celle qui vous bleſſe,
Et l'on voit dans tous deux de ſi divins rapports,
Qu'on juge que le ciel a formé ces accords.
Dieu qui dedans vos cœurs établit ſon empire,
Fait que pour ſon amour l'un & l'autre ſoupire.
La grace qui dans vous tient le crime abatu,
Vous fait haïr le vice, & ſuivre la vertu.
Entre les qualitez dont cette illuſtre Amante
Aux yeux de ſon Epoux devient toute charmante,
Le gage precieux de ſa fidelité
De ſon fidele Amant tient le cœur enchanté.
Pafnuce tout ravi d'une ſi belle flame, — Pafnuce pere de S. Euphroſine.
Rend amour pour amour, & donne ame pour ame.
Et pour rendre icy bas leur hymen accompli,
D'un reſpect mutuel l'un & l'autre eſt rempli.

Les bonnes qualitez des Parens de S. Euphrosine.

Ainsi du bel amour le glorieux empire
Ne soufre rien en l'un que l'autre ne desire.
Et la paix qui soûtient cette illustre maison,
Fait d'un riche Palais un sejour d'Oraison.
En un poinct seulement leur ame est partagée,
Dont la necessité du pauvre est soulagée.
Chacun veut triomfer en ce pieux combat,
Mais le pauvre enrichi fait cesser le debat.
On diroit à les voir combatre en cette guerre
Que le ciel est pour eux descendu sur la terre,
Et que dans un sejour de coupables maudis,
Ces illustres conjoints trouvent leur paradis.
Cessez chastes Amans de gouter ces delices,
De vos cœurs affligez Dieu veut les sacrifices.
Jamais l'homme icy bas n'aura bien combatù,
Si les adversitez n'éprouvent sa vertu.
Mais j'apperçoy déja que vos ames troublées
Sous le poids des ennuys se trouvent accablées.

La mere de sainte Euphrosine demeura long-temps sterile.

Et que Dieu qui du ciel vous ouvre le sentier,
A vos chastes desirs refuse un heritier.
C'est ce qui vous afflige, & vous tient en alarmes,
Et qui force vos yeux de répandre des larmes.

C'est

C'eſt ce que vos eſprits ont peine de ſouffrir,
C'eſt pourtant ce qu'à Dieu tous deux devez offrir.
Un enfant, dites-vous, eſt un Soleil qui brille,
Et qui ſoûtient l'honneur d'une illuſtre famille.
C'eſt le neud precieux de la ſocieté,
Qui des chaſtes conjoints fait la felicité.
C'eſt le fruit deſiré des ſaintes alliances,
Qui d'un hymen ſacré fonde les eſperances.
Qui vit en ſon enfant y trouve tant d'apas,
Qu'il croit vivre en mourant, ou croit ne mourir pas.
Je conçoy vos raiſons, & ſçay que la nature
Ne peut pas enfanter une vertu ſi pure.
Il faut pour triomfer un ſecours plus puiſſant,
Et qu'un amour plus fort ſoûtienne un languiſſant.
Ceſſez nobles Conjoints de répandre des larmes,
Dieu veut étre vaincu par de plus fortes armes.
Il veut que l'heritier d'une illuſtre maiſon
Soit le fruit de la grace, & de vôtre Oraiſon.

CHAPITRE II.

Les Parens de ſainte Euphroſine s'exercent dans la pratique de toutes ſortes de bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu un heritier dans leur famille.

TAndis que ces Amans vivoient dans la triſteſſe,
Jamais leur amitié ne ſouffrit de foibleſſe.
La douceur & l'amour en poſſedoient les cœurs,
Et de deux affligez en faiſoient deux vainqueurs.
Pafnuce ſoupiroit, & ſouffroit un martyre,
De voir ſouffrir un cœur dont il avoit l'empire.
Et ſa chere moitié ſe pâmoit de douleur,
Croyant qu'elle avoit ſeule attiré ce mal-heur.

La femme de Pafnuce impute ſa ſterilité à ſes offenſes.

C'eſt moy, diſoit cette beauté,
De qui Dieu punit les offenſes,
Et ma ſeule infidelité
Forme les coups de ſes vengeances.
Oüy je l'avoüe ô juſte ciel,
Si pour moy vous avez du fiel,
Tous vos arreſts ſont legitimes:
Si j'éprouve vôtre courroux,

C'eſt l'amertume de mes crimes,
Qui vous empêche d'être doux.

Pafnuce à ces tranſports luy dit : Ma chere vie, (Pafnuce l'attribuë aux ſiennes.)
Innocente beauté dont mon ame eſt ravie,
Ceſſez de ſoûpirer, & de verſer des pleurs,
C'eſt moy, chere moitié, qui cauſe vos douleurs.
De vôtre pieté j'ay conçû tant d'eſtime,
Que j'ay peine à ſouffrir que vous parliez de crime.
Si nôtre affliction vient de quelque forfait,
J'en ſuis ſeul le coupable, & c'eſt moy qui l'ay fait.
Mais peut-être qu'à tort contre moy je m'irrite,
Je flate auſſi peut-être à tort vôtre merite.
Peut-être qu'en faveur d'un plus noble intereſt,
Le ciel a prononcé contre nous cet arreſt.
Ceſſons, ma chere ſœur, de répandre des larmes,
Prenons de l'Oraiſon les innocentes armes.

Bon conſeil de Pafnuce.

Dieu qui par l'Oraiſon ſouffre d'être fléchi,
Veut en voir icy bas nôtre cœur enrichi.
S'il frape, il peut guerir, s'il tuë il vivifie,
S'il peut donner la mort, il peut donner la vie,
Et le bras qui nous jette au milieu du danger,
Le même ſans travail nous en peut dégager.

Apprenez que le prix des hautes recompenſes
Se meſure au travail des longues patiences.
Et Dieu n'offre aux mortels ſes dons, & ſes faveurs,
Qu'autant que la priere anime leurs ferveurs.
Ainſi ces deux Conjoints pour flater leur triſteſſe,
Reçoivent les beaux coups de la main qui les bleſſe,
Et par un beau tiſſu de mille actes pieux,
Font de mille vertus mille effets glorieux.
Pafnuce à l'abſtinence ajoûte la priere,
Il eſt des indigens le refuge, & le Pere.

Pafnuce s'exerce aux œuvres de pieté.

Et par un rare exemple au reſte des humains,
Il ouvre en leur faveur ſes liberales mains.
L'Egliſe eſt ſa maiſon, l'hôpital ſes delices,
Il y fait de ſes biens d'illuſtres ſacrifices.
C'eſt là que JESUS-CHRIST ſous un corps deguiſé
De ſa main liberale eſt vû favoriſé.
Pafnuce n'eſt pas ſeul dedans cette pourſuite,
Son Epouſe fidele imite ſa conduite.
L'un & l'autre s'anime, & d'un commun accord,
Ils combattent le ciel par un commun effort.

Il eſt imité de ſon Epouſe.

Comme de ce malheur elle ſe croit coupable,
Elle vange ſur ſoy le mal qui les accable.

Elle joint la priere aux liberalitez,
Elle afflige ſon corps de mille auſteritez.
Son cœur eſt tout de flame, & ſon ame ſans crime
De ſon corps delicat veut faire une victime.
Elle implore de Dieu le ſecours tout puiſſant,
Et forme ainſi les vœux de ſon cœur innocent.

Seigneur, dit-elle, en qui ſe fonde
L'eſpoir du mortel affligé,
Voyez que mon cœur eſt plongé
Dans une triſteſſe profonde.

Qui fait vœu à Dieu de luy conſacrer l'enfant qu'elle demande.

Vous ſeul qui connoiſſés l'excés de ma douleur,
Pouvez me ſecourir en ce coup de mal-heur,
Et flater la rigueur de l'ennuy qui m'oppreſſe:
Si vôtre pieté s'accorde à mes deſirs,
De vôtre propre don je vous feray largeſſe,
Et vous conſacreray l'objet de mes plaiſirs.

CHAPITRE III.

Pafnuce du conſentement de ſon Epouſe va viſiter les Solitaires, & obtient de Dieu un enfant par leurs prieres.

QUand une ame eſt de Dieu ſaintement poſſedée,
Tout le bien qu'elle fait n'eſt rien dans ſon idée.
Et quoy que le ciel même honore ſa vertu,
Toûjours dans le neant ſon cœur eſt abatu.
Ainſi ces deux conjoints ſe croyant deux coupables,
Des celeſtes faveurs s'eſtimoient incapables.
Et pour fléchir le bras qu'ils croyoient ſe vanger,
Ils recherchoient l'appuy d'un ſecours étranger.
Pafnuce avec l'aveu d'une Epouſe affligée,
Trouve enfin le ſecret de la voir ſoulagée.
Pafnuce viſite les Solitaires & leur demande le ſecours de leurs prieres.
Et ſans plus ſe répandre en des vœux ſuperflus,
Il va dans les deſerts conſulter les reclus.
Dans le vaſte ſejour de ces lieux ſolitaires
Il porte ſa douleur dans tous les Monaſteres,
Il dit qu'un bel eſpoir le rend perſuadé,
Qu'il obtiendra par eux ce qu'il a demandé.

Tandis que la douleur dont ſon ame eſt atteinte
Anime ſa parole, & redouble ſa plainte,
Un venerable Abbé blanchy dans la vertu
S'approche, & raffermit ſon courage abatu.
Comme on voit au midy que le flambeau du monde
Portant ſes doux regards ſur la terre & ſur l'onde,
De toute autre clarté tient l'éclat obſcurci,
Tandis que l'univers en demeure éclairci:
De même la vertu de ce grand Solitaire,
Que Dieu de ſes ſecrets rendoit depoſitaire,
Pouſſoit de ſi beaux feux dans ces lieux écartez
Que des autres reclus ils couvroient les clartez.
Pafnuce le voyant, il implore ſon ayde,
Et declare l'excés du mal qui le poſſede.
Il croit que ſa priere eſt le plus fort appuy,
Qui de deux affligez puiſſe flater l'ennuy.

Comparaiſon.

Illuſtre & divin Solitaire,
C'eſt de vous, luy dit-il, que j'attens du ſecours,
Vous pouvez aréter le cours,
Et la rigueur du mal dont je ne puis me taire.
Nous ſommes deux chaſtes amans

Pafnuce découvre le ſujet de ſon affliction à un ſaint Abbé.

Privez des doux contentemens
Que donne l'heritier d'une illuſtre origine :
L'hymen n'a pour nous que des pleurs,
Nous ſouffrons l'éguillon d'une cruelle épine,
Où nous penſions cueillir des fleurs.

Mais ce qui redouble nos peines,
C'eſt même que de ceux de nôtre qualité
Nous fuyons la ſocieté,
Comme indignes du rang de ces ames hautaines.
Oüy je ſouffriray le trepas,
Et j'ayme mieux ne vivre pas,
Que de voir la ſplendeur de ma gloire obſcurcie :
C'eſt méconnoître ſon bon-heur,
Et vivre ſans gouter le plaiſir de la vie,
Que de ſurvivre à ſon honneur.

Ce malheur nous couvre de honte,
Et ſoüille nôtre honneur d'un ſi ſenſible affront,
Que nous n'oſons lever le front,
Voyant que de nos jours on ne fait plus de conte.
Jadis ainſi que deux Soleils

A peine avions nous nos pareils,
Quand nôtre liberté poſſedoit ſon empire :
Mais un hymen infortuné
S'arme pour nôtre perte, & le ciel nous retire
Le bien qu'il nous avoit donné.

Ainſi nous perdons l'eſperance,
Dans l'état deplorable où nous ſommes reduis ;
Rien ne peut flater nos ennuis,
Si de nos intereſts vous quitez la défenſe.
Mon Pere en ce coup de mal-heur,
Accordez à nôtre douleur
Le ſecours aſſuré de vos ſaintes prieres :
Si vous écoutez nos ſoûpirs,
Je me promets déja du Pere des lumieres
De voir l'effet de nos deſirs.

L'Abbé conſole Pafnuce.

Tandis qu'à ce grand Homme il conte ſa diſgrace,
De deux ruiſſeaux de pleurs il inonde la place.
Mais l'Abbé le voyant à ſes pieds abatu,
Reſſent en ſa faveur combatre ſa vertu.
Il cede à ſa priere, & la douleur ſenſible
D'un illuſtre affligé luy donne un cœur flexible.

Il flate ſon ennuy d'un fortuné ſuccés,
Et veut que de ſes pleurs il modere l'excés.
Donnez-vous, luy dit-il, un peu de patience,
Que Dieu ſeul ſoit l'objet de vôtre confiance,
Qu'il ſoit de vôtre eſpoir le plus ferme ſoûtien,
Apprenez que la Croix eſt l'honneur du Chrétien.
Si pourtant d'un pecheur Dieu reçoit la priere,
Vous pouvez eſperer ma faveur toute entiere,
Et ces nobles reclus qui vivent ſous mes loix,
Pour ſoûtenir mes vœux ſe joindront à ma voix.
Pafnuce conſolé va conſoler ſa femme,
Tandis que du vieillard la charité s'enflame.
Le S. Abbé fait priere pour Pafnuce & ſa femme. Il implore de Dieu le ſecours tout puiſſant,
Il y joint les ſoûpirs de ſon cœur innocent,
Et verſant de ſes yeux deux fontaines de larmes,
Il le fait ſuccomber ſous l'effort de ces armes.
Il eſt exaucé de Dieu qui leur donne une fille. Dieu ſe laiſſant fléchir à de ſi beaux ſouhaits,
Rend de ces deux conjoints les deſirs ſatisfaits.
Il accorde à leur vœux une Fille innocente,
Qu'on pourroit mieux nommer un aurore naiſſante,
Dont le brillant éclat produit un feu ſi beau,
Qu'au cœur de ſes parens il fait un jour nouveau.

Ce miracle d'amour fait de nouveaux prodiges,
Qui d'un pouvoir divin découvrent les veſtiges.
Ses illuſtres Parens demeurent ſatisfaits,
Et preferent leur Fille à mille autres bien-faits.
Pour faire que le temps ſoit témoin de la joye,
Qu'ils ont reçû du bien que le ciel leur envoye,
Ils veulent qu'Euphroſine en retienne le nom, Εὐφροσύνη
Comme étant de leur joye & la cauſe, & le don.
Pafnuce cependant tout comblé d'alegreſſe,
D'un devoir obligeant ſent l'ardeur qui le preſſe.
Il fait part de ſes vœux à ſa chere moitié; Les Parens d'Euphroſine viſitent le *S.* Abbé, & luy preſentent Euphroſine pour recevoir ſa benediction.
Tous deux chargez du fruit de leur chaſte amitié,
Viſitent le ſejour de ce grand Solitaire,
Et luy font un preſent du fruit de ſa priere.
Mais ſon humilité s'en refuſe l'honneur,
Il dit que c'eſt du ciel qu'ils tiennent ce bon-heur,
Et que c'eſt à Dieu ſeul qu'ils en doivent la gloire,
Qui veut de leur enfant honorer la memoire.
Allez, & que le ciel vous comble de bien-faits,
Dit-il, & vous accorde une eternelle paix.

CHAPITRE IV.

Euphroſine reçoit le Sacrement du Baptême, & eſt élevée par ſes parens à la pieté.

DEja le fruit ſacré d'un ſi ſaint hymenée
Soûtenoit les vertus d'une predeſtinée,
Et ces nobles conjoints croioient dans ce treſor
Voir renaître en leurs jours un autre ſiecle d'or.
Mais comme de Dieu ſeul ils avoient eû ce gage,
Ils vouloient que Dieu ſeul en eût auſſi l'homage,
Et relevât l'éclat d'un objet ſi charmant,
Par l'effet precieux du premier Sacrement.
La noble paſſion dont la Vierge eſt atteinte
Luy fait verſer des pleurs, & redoubler ſa plainte.
Euphroſine deſire le Baptême. Quand, dit-elle, ô Jeſus des amans le plus beau,
Me verray-je par vous dans un être nouveau?
Sçavoir que JESUS-CHRIST eſt l'ame de ma vie,
Et ſouffrir du demon l'injuſte tyrannie?
Certes c'eſt un tourment pire que le trépas,
L'homme qui vit ſans Dieu, vivant il ne vit pas.
Ah c'eſt trop differer un bien que je deſire,
C'eſt me faire ſouffrir un trop cruel martyre.

Je veux vivre à celuy qui lave de ſon ſang,
Et qui pour m'en laver me l'offre, & le répand.
C'eſt ainſi que le cœur de cette jeune Amante
Fait éclater l'ardeur d'une flame innocente.
Et force par ſes pleurs ſes illuſtres parens,
De la faire ondoyer à l'âge de ſept ans.
Enfin elle reçoit la grace du Baptême, Elle le reçoit.
Qui porte dans ſon ame une vertu ſupreme.
Et tenant ſon amour à Dieu ſeul ataché,
Fait triompher la grace où regnoit le peché.
Jamais un bel objet n'enfanta plus de charmes,
Jamais le ſaint amour ne verſa plus de larmes.
Ceux à qui la douleur cauſoit mille ſoupirs,
A répandre des pleurs trouvent mille plaiſirs.
Dés cet heureux moment la petite Euphroſine,
Comme un noble ſujet de la grace divine,
A peine pût paroître, en un habit chrétien,
Qu'un âge conſommé parut dans ſon maintien.
L'innocence du cœur brilloit ſur ſon viſage, La beauté de ſon ame éclatoit en celle de ſon corps.
Et la beauté de l'un, de l'autre étoit l'image.
L'on voyoit dans les deux de ſi divins accords,
Qu'on auroit crû qu'un Ange eût informé ſon corps.

Le ciel en ſa faveur n'avoit que des careſſes,
Et ſon divin Amant la combloit de largeſſes,
Dont ſon cœur innocent demeura ſi rempli,
Qu'elle fut de la grace un ouvrage accompli.
Les illuſtres parens de cette ame angelique,
Voyans dans ce bas âge une grace heroïque,
Que le fruit du Baptême, & le prix de la foy
Luy donnoient pour époux ſon Seigneur & ſon Roy,
Qu'étant Fille du ciel plûtôt que de la terre,
Elle auroit à ſouffrir une cruelle guerre,
Crûrent que leur devoir étoit de cultiver
Ce que déja le ciel promettoit d'achever.
Pour éloigner ſon cœur de l'atteinte des crimes,
Ils luy font de la foy comprendre les maximes.

Les Parens d'Euphroſine l'inſtruiſent des maximes de la Foy, & la portent au mépris du monde.

Que le monde n'a rien qui ne ſoit inconſtant,
Que tout ce qu'il promet n'eſt qu'un objet flotant.
Que la beauté du corps n'eſt qu'une fleur fragile,
Et comme un foible émail ſur un vaiſſeau d'argile.
Que Dieu ſeul eſt celuy que nous devons aimer,
Et que ſon ſeul amour a droit de nous charmer.
Qu'où cet objet divin veut refuſer ſes charmes,
Il n'eſt point de plaiſir qui ne ſoit plein de larmes.

Que toute autre beauté n'a que de la laideur,
Que le Soleil eſt ſombre auprés de ſa ſplendeur.
Qu'icy le plus beau jour n'eſt jamais ſans nuage,
Et que rien ne s'y trouve à couvert de l'orage.

Voyez noble Fille du ciel,
Diſoit ce charitable Pere,
Que le monde n'a que du fiel,
Et que ſa fleur eſt paſſagere:
S'il expoſe à nos yeux quelque trait de beauté,
Son apas eſt trompeur, & ſon luſtre enchanté.

Tout paſſe en ce triſte ſejour,
Et ſe diſſipe comme l'ombre,
Si nous avons quelque beau jour,
Il eſt ſuivi d'une nuit ſombre. [rir,
Quand on commence à vivre, on commence à mou-
Souvent un même jour nous voit naître & perir.

Souvent Dieu qui tient dans ſa main
L'ordre, & le cours de nôtre vie,
Sans attendre le lendemain

Permet qu'elle nous ſoit ravie :
Et le moment ſoudain d'un trépas avancé,
Nous prive du regret de l'avoir offensé.

O l'effroyable aveuglement,
O la deteſtable maxime!
Ne rien trouver qui ſoit charmant,
Que ce qui fait aimer le crime.
Rien n'eſt plus aſſuré que l'heure du trépas,
Cependant les mortels ne le redoutent pas.

Ma Fille évitons les dangers
Où le monde ſe precipite,
Quitons les plaiſis paſſagers,
Portons au ciel nôtre merite.
Accordons à la foy de conduire nos pas,
Et que la vanité ne nous aveugle pas.

C'eſt cette royale vertu,
Dont les genereuſes maximes
Tiennent le demon abatu,
Et nous font triomfer des crimes.

Par elle les pecheurs deviennent innocens,
Et pour vivre à l'eſprit ceſſent de vivre au ſens.

Elle découvre à nos eſpris.
Les objets de nôtre eſperance,
La charité n'a point de pris
Sans la beauté de ſa preſence.
Et faiſant adorer ce que nous eſperons,
Elle nous fait aimer ce que nous adorons.

Eufroſine écoutoit ces avis ſalutaires,
Qui formoient ſon eſprit à nos divins myſteres,
Et ſon cœur enflamé par ce diſcours puiſſant,
N'avoit plus de deſir qui ne fût innocent.
Dieu ſeul étoit déja l'objet de ſa penſée,
Déja le ſaint amour dont elle étoit bleſſée,
Elevoit ſa belle ame à de ſi doux efforts,
Qu'elle ſurpaſſoit l'âge & triomfoit du corps.
Ses illuſtres parens voyans que ce bas âge
Donnoit pour l'avenir un fortuné preſage,
Crûrent que ſi le corps exprimoit leur portrait,
L'ame de leur vertu formeroit un extrait.

Euphroſine eſt enflamée à la pieté par les diſcours de ſes Parens.

CHAPITRE V.

La mort de la mere d'Euphroſine, & les belles qualitez tant de grace que de nature de cette jeune Sainte.

EUPHROSINE déja ſe produiſoit au monde,
Et de l'aſtre du jour la lumiere feconde,
Ayant fait douze fois le cours de ſes maiſons,
Avoit renouvellé douze fois les ſaiſons.
Quand cette belle aurore avançant ſa carriere,
Vit preſque en un moment éclipſer ſa lumiere.
Celle de qui jadis elle reçût le jour
Ceſſe déja de vivre en ce mortel ſejour.
Cette belle ame au ciel va faire ſa demeure,
Et change cette vie en une autre meilleure.
Eufroſine eſt ſans mere, & l'immortalité
Luy rend déja le prix de ſa fidelité.
Mais ô cruelle mort crois-tu pas te méprendre?
Pourquoy precipiter ce que tu peux attendre?
Sçais-tu que ſi ta main va la mere étoufant,
Le méme coup étoufe & la mere, & l'enfant?
Euphroſine pour toy n'a-t-elle point de charmes,
Qu'elle puiſſe oppoſer à l'effort de tes armes?

Euphroſine âgée de dou ans perd ſa mere.

Mais ſi d'un bel objet tu n'as point de pitié,
Pour la Mere & la Fille aye un peu d'amitié.
La Fille ſuit les pas des vertus de la Mere,
Et tu rompts un deſſein que Dieu méme revere.
Sçais-tu que tu combas l'amour de la vertu,
Quand tu roidis ton bras contre elle, le ſçais-tu?
Euphroſine eſt ſans mere, & ſa douleur ſenſible
Ne peut vaincre l'effort de la parque inflexible.
C'eſt aſſez que Pafnuce ait part à ſa douleur,
Pour conſoler ſa fille en ce coup de mal-heur.
La diſſolution d'un ſi ſaint hymenée
N'étoit pas moins ſenſible à cette ame bien née.
Il ſouffre un déplaiſir qui n'a point de pareil,
Quand il voit à ſes yeux éclipſer ſon Soleil.
Et ſon cœur aſſailli d'une douleur extréme.
Fait qu'il croit être mort dans un autre ſoy-méme.
Rien ne peut de ſon cœur étoufer les ſoûpirs,
Que celuy qui le rend conforme à ſes deſirs.
Dieu qui de ſa douleur a fait naître la cauſe,
Ordonne qu'en luy ſeul ſon amour ſe repoſe.
Et qu'étant affranchi du lien conjugal
Euphroſine en ſon cœur trouve un amour égal,

De cet ordre divin Pafnuce ſuit l'oracle,
Et d'un objet d'amour il en fait un miracle.
Il veut qu'un ſi beau corps poſſede un bel eſprit;
Pour rendre un bel objet digne de JESUS-CHRIST.

Pafnuce prẽd ſoin de faire inſtruire Euphroſine.

Il veut que la pudeur reçoive le mélange
D'un ſçavoir éclatant pour vivre comme un Ange.
Et que comme l'amour forme la volonté,
Ainſi l'entendement ſuive la verité.
Euphroſine reçoit les ordres de ſon pere,
Elle oblige ſon ame au deſir de luy plaire.
La Science pour elle a de ſi doux apas,
Qu'elle croit que ſans elle, elle ne vivroit pas.
Elle joint la Morale à la Philoſophie,
Mais de leur foible éclat ſon ame ſe defie.
Elle appelle au ſecours la Science des Saints,

Elle s'applique à l'étude de Philoſophie, Morale & Theologie, & plus encore à la vertu.

Qui de ſon chaſte cœur acheve les deſſeins.
Comme l'Aſtre du jour éclate en ſa carriere,
Ainſi ce nouvel Aſtre étale ſa lumiere.
Tandis que ſon ſçavoir fait des admirateurs,
L'éclat de ſa vertu fait des imitateurs.
Belle comme un Soleil, & pure comme un Ange,
Qui de ſes citoyens attire la loüange:

Qui joignant la Science avec la Sainteté,
Se prepare la voye à l'immortalité.
L'œil voit ce que l'eſprit a peine de comprendre,
Tant de perfections dans un âge ſi tendre,
Cachent des veritez dont les yeux ſont témoins,
Plus on les conſidere, on les découvre moins.
Pafnuce en eſt ſurpris, mais ſon ame épurée
Sachant que c'eſt un don du Roy de l'Empirée,
Que Dieu ſeul eſt l'auteur d'un ſi rare bien-fait,
Adore la vertu de la main qui le fait.
La Vierge cependant plus elle eſt enrichie,
Plus ſon divin Epous tient ſon ame affranchie. Jeſus-Chriſt la comble de graces.
Ses liberalitez augmentent ſon ardeur,
Plus elle en a recû plus elle a de pudeur.
Elle craint que l'éclat de ces vaines loüanges
N'arrachent de ſon cœur l'amour du Roy des Anges.
Et loin de s'engager dans un orgueil ſecret,
Ces applaudiſſemens luy cauſent du regret.
Elle ordonne à ſon cœur d'en refuïr les careſſes,
Et de n'enviſager ces indignes foibleſſes,
Que comme un faux apas de ce monde trompeur,
Dont l'éclat ſe diſſipe ainſi qu'une vapeur.

Allez loüanges flateuſes,
Diſoit ce cœur amoureux,
Pour vos vanitez trompeuſes
Je ne forme point de vœux.
C'eſt pour Dieu que je ſoûpire,
C'eſt à luy ſeul que j'aſpire,
Luy ſeul a pû me charmer:
Je ſouffre une ſainte envie
De luy conſacrer ma vie;
C'eſt luy que je veux aimer.

La genereuſe ardeur dont cette illuſtre Amante
Anime la ferveur de ſon ame innocente,
Et le noble deſir dont ſon cœur eſt touché,
De vivre à ſon Epoux, & mourir au peché,
Font naître un nouveau feu quand la douleur paſſée
D'une mere au tombeau renait dans ſa penſée.
Le triſte ſouuvenir d'un funeſte trépas
Luy fait des vanitez mépriſer les apas.

Tout ce que le monde adore,
Diſoit-elle, en ſoûpirant,

Fut-il beau comme l'aurore,
Paſſe icy comme le vent.
La grandeur & la nobleſſe
Font paroître leur foibleſſe,
En preſence du trépas:
La beauté n'a point de charmes,
Dont la fureur de ſes armes
Ne terniſſe les apas.

Genereux mépris qu'Euphroſine fait du monde.

Faut-il ô parque cruelle
Qu'un miracle de vertu
Cede à cette humeur rebelle,
Dont ton cœur eſt revétu?
Tranchant le fil de la mere
La Fille de ta colere
Reſſent l'effet inhumain:
Le coup qui combat la vie,
Que ta fureur a ravie,
Me fait mourir de ta main:

Quoy faut-il que je m'engage
A des objets ſi flotans,

Et qu'un ſi foible avantage
Occupe mes jeunes ans ?
Ce qu'un moment peut diſſoudre,
Ce qui n'eſt qu'un peu de poudre,
Captivera mon amour ?
Ah perdons cent fois la vie,
Plutôt que ſouffrir l'envie
D'aimer ce triſte ſejour.

Le ciel eſt tout ce que j'aime,
J'aime l'immortalité,
J'aime une bonté ſupreme,
Qui charme la volonté.
Faux attraits de la nature,
Ennemis de l'ame pure
Je n'ay point d'ame pour vous :
Je cherche une autre alliance,
Qui m'accorde la preſence
De mon immortel Epoux.

CHAPITRE VI.

Pluſieurs jeunes Seigneurs recherchent l'alliance d'Euphroſine qui eſt accordée par ſon Pere au plus illuſtre.

TAndis que la pudeur de la Vierge Euphroſine
Allume dan ſon cœur cette flame divine,
Mille cœurs enchantez par un objet ſi beau,
Se ſentent tous les jours brûlez d'un feu nouveau.
Ce noble composé d'amour & de richeſſes
De mille beaux amans attire les careſſes,
Et ſi ſon bel eſprit fait des admirateurs,
L'éclat de ſes beautez fait des adorateurs.
Chacun dans ſa faveur veut la premiere place,
Mais ſon grave maintien aréte leur audace.
D'un indigne refus ils craignent le mépris,
Et n'ozent hazarder leur honneur à ce prix.
Plus leurs cœurs ſont brûlez d'une flame ſecrete,
Plus cet objet d'amour ſe plait dans la retraite.
Le monde fait horreur aux yeux de ſon eſprit,
Que croit faire en l'aimant injure à Jeſus-Chriſt.

Euphroſine eſt recherchée en mariage.

Cependant les amans de toute la contrée
Tachent de ſe donner dans ſon cœur quelque entrée.
Déja la paſſion engage les parens,
De promettre à leurs fils des titres apparens.
Pafnuce eſt ſupplié d'inſpirer à ſa fille
Le deſſein d'honorer une illuſtre famille.
Pafnuce a peine de ſe reſoudre. Et puiſque tant d'amans de ſon cœur ſont épris,
Sont cœur, luy diſent-ils, d'un doit être le prix.
Pafnuce embaraſſé differe à ſe reſoudre,
Preſt de ſuivre un conſeil, & preſt de le diſſoudre.
Tant d'illuſtres partis allument ſon ardeur,
Mais auprés d'Euphroſine il ne voit que froideur.
Il ſçait bien que ſon cœur brûle d'une autre flame,
Et qu'un plus noble Amant eſt maître de ſon ame,
Craignant de luy déplaire il n'oſe s'engager,
Et veut en differant la tirer du danger.
Il attend que le ciel luy faſſe mieux connaître
Les volontez d'un cœur dont Dieu ſeul eſt le maître:
Mais il differe en vain, & ſes retardemens
Font autant d'ennemis qu'Euphroſine a d'amans.
Enfin il eſt vaincu, ſa conſtance abuſée
Engage une beauté ſi long-tems refuſée.

Un illuſtre party l'emporte ſur ſon cœur,
Qui pour être vaincu ceſſe d'être vainqueur.
Ebloüy de l'éclat d'une illuſtre famille,
Il croit qu'un beau party fait honneur à ſa fille.
Il accorde Euphroſine, il engage ſa foy,
Il veut qu'elle obeïſſe à cette dure loy.
D'autre part ſon amant luy vante ſa naiſſance,
Et ſe ſoumet aux loix de ſon obeïſſance.
L'éclat de ſa famille & ſon autorité
De toute autre rival étoufe la clarté.
Enfin voicy l'écueil de la prudence humaine,
C'eſt là que le conſeil de la chair nous ameine.
Les titres ſpecieux de nos fols intereſts,
De mille beaux deſſeins arétent les progrés.
Pafnuce a combatu, mais il ceſſe de vaincre.
Par de foibles raiſons il ſe laiſſe convaincre.
Celuy dont Euphroſine a ſuivi le conſeil,
S'eſt luy méme flaté d'un pompeux appareil.
Il inſpire l'erreur dont ſon ame eſt troublée,
Dans une ame que Dieu de ſa grace a comblée.
Et veut qu'elle abandonne à ſon commandement
Un époux immortel pour un mortel amant.

Pafnuce perd ſa conſtance, & promet Euphroſine en mariage à un jeune Seigneur.

Il la ſolicite de ſe marier.

Je ſçay, dit-il, chaſte beauté,
Que vôtre cœur eſt enchanté
Des traits d'une plus belle flame.
Je ſçay que le ciel eſt pour vous
Le ſeul objet qui vous enflame,
Et que Dieu ſeul eſt vôtre époux.

Je ſçay qu'il n'eſt rien icy bas
Qui ſoit digne de vos apas,
Ou qui flate vôtre eſperance:
Et que l'objet le plus charmant
Dont vous aimez la joüiſſance,
C'eſt d'étre icy bas ſans amant.

Je ſçay qu'au Roy des immortels
Vôtre cœur dreſſe des autels,
Et que vous étes ſa victime:
Mais ma fille ne croyez pas
Qu'on ſoit coupable d'aucun crime,
D'avoir un amant icy bas.

Quand Dieu, de ce grand univers,

Crea les ouvrages divers,
Par un effet de ſa puiſſance,
Il ordonna que le plaiſir
Seroit le nœu de l'alliance,
Dont il inſpira le deſir.

Tout ce qui vit deſſous le ciel,
Ne rencontreroit que du fiel,
S'il pouvoit ceſſer de produire:
C'eſt vivre à l'immortalité,
L'homme que la mort peut détruire
Revit dans ſa poſterité.

C'eſt ce qui fait les Potentats,
C'eſt ce qui ſoûtient les états,
Et qui fait l'appuy des familles:
Et les plus genereux amans
Sont des plus genereuſes filles,
Les plus illuſtres ornemens.

Partant reglez mieux le deſſein,
Qui s'eſt formé dans vôtre ſein,
Ceſſez de vous rendre obſtinée:

Goûtez les plaiſirs innocens
D'un doux, & d'un chaſte hymenée,
Tandis que vous avez le tems.

O quel aveuglement parmi tant de lumiere!
O malheureux conſeil d'un plus malheureux Pere!
Le propre intereſt aveugle les plus ſages.
Quoy ravir au plus beau de tous les beaux amans
Le plus delicieux de ſes contentemens?
Dérober une épouſe au Roy de l'empirée,
Flétrir une beauté que luy méme a parée,
Solliciter un cœur que Dieu s'eſt accordé,
De partager l'amour dont il eſt poſſedé?
Quoy ne voyez vous pas que ce conſeil perfide,
Pour combler ſon malheur luy ſervira de guide,
Et qu'étant infidelle à ce qu'elle a promis,
Dieu ſera le prémier de tous ſes ennemis?
Pouvez vous l'engager ſans luy faire connaître
Celuy qui de ſon cœur doit ſe rendre le maître?
Mais ſachez qu'un accord ſi peu conſideré,
Vangera le forfait de l'avoir deſiré,
Et que ce grand projet qui paroit plein de charmes,
Sera bien-tôt pour vous un ſujet plein de larmes,

L'injuſte ambition dont vous ſouffrez l'ardeur,
Pour de vôtre famille élever la grandeur,
Et ce pompeux deſſein dont vous formez l'idée,
Qui tient aveuglement vôtre ame poſſedée,
Ne peuvent pas vous mettre à couvert d'un forfait,
Dont vous étes coupable avant que l'avoir fait.
Pouvez vous ignorer que la Vierge Euphroſine
Eſt un noble ſujet de la grace divine?
Qu'elle a Dieu pour époux, & que tout ſon deſir
Eſt de luy conſacrer l'honneur & le plaiſir?
Ajoutez à cela les vœux de vôtre épouſe,
Comme de ces beaux feux ſon ame étoit jalouſe,
Et qu'à peine Euphroſine avoit les yeux ouvers,
Qu'elle en fit un preſent au Roy de l'univers.
Du moins puiſqu'Euphroſine eſt ſeule intereſſée,
Connoiſſez ſon humeur, conſultez ſa penſée.
Voyez auparavant que de rien preſumer,
Ce qu'elle veut haïr, ce qu'elle veut aimer.
Ses longues oraiſons, ſes frequentes retraites
Sont de ſes volontez les meilleurs interpretes.
Sachez par les douceurs qu'elle reçoit du ciel,
Que le monde n'aura pour elle que du fiel.

Mais déja ſes diſcours vous rendent témoignage,
Que la terre eſt ſa croix, & le ciel ſon partage.
Qu'elle fait en faveur d'un époux immortel,
Un temple de ſon corps, de ſon cœur un autel.
L'aveugle paſſion d'une ame poſſedée
Ne reçoit que l'objet d'une trompeuſe idée.
Il croit que d'Euphroſine il gaignera le cœur.
Et que pour être Pere il en ſera vainqueur.
N'ayant jamais trouvé ſa volonté rebelle,
Il croit que ſon deſir pourra tout aupres d'elle.
Déja tout ſe prepare, & Pafnuce deçû
Enfante le deſſein que ſon ame a conçû.
On prepare tout pour la celebration des noces.
Le bruit vole par tout du futur hymenée,
Chaque jour à l'amant dure plus d'une année.
Mais il deſire en vain ce qu'il ne verra pas,
Pour combatre ſes feux le ciel arme ſon bras.
Si pour les allumer Euphroſine a des charmes,
Ses yeux pour les éteindre ont des torrens de larmes.
Son époux immortel paré de mille attraits
Pour enlever ſon cœur luy décoche ſes traits.
A ce divin amant elle parle en ſilence,
Et luy dit ſans parler qu'on luy fait violence.

Qu'un

Qu'un temeraire amant entreprend de ravir
Le genereux deſſein qu'ell'a de le ſervir.
Ceſſez chaſte beauté de vivre dans la crainte,
Moderez la douleur dont vôtre ame eſt atteinte.
Vôtre Amant vous écoute, & fera bien-tôt voir
Qu'il n'eſt point de puiſſance auprés de ſon pouvoir.
En vain pour vous ſeduire on forme des obſtacles,
Pour vous en garantir il fera des miracles.
Comme entre les Amans il eſt le plus jaloux,
Qui choque ſon Amante attire ſon couroux.
Déja je l'apperçoy contre toute apparence,
De vôtre amant mortel renverſer l'eſperance,
Et les nœus qui ſembloient vous tenir attachez,
Par ſon commandement vont être rélachez.
De ſon divin conſeil la conduite ſecrette
Arrétera bien-tôt ſa pourſuite indiſcrette.
Sa liberalité vous comblant de bien-faits,
En joindra de nouveaux à ceux qu'il vous a faits.
Son œil officieux ne peut ſans jalouſie
Voir un autre opprimer celle qu'il a choiſie.
Et plus vous ſouffrirez les efforts des humains,
Plus vous éprouverez le ſecours de ſes mains.

Euphroſine s'en plaint à ſon celeſte Epoux

Ses plaintes ſont écoutées.

CHAPITRE VII.

Euphroſine inſpirée du ciel perſuade à ſon Pere de la conduire au ſaint Abbé qui l'avoit obtenuë de Dieu par ſes prieres, par lequel elle eſt confirmée dans la reſolution de vivre dans l'état de virginité.

PEndant qu'à cet hymen un chacun ſe diſpoſe,
Sur les ſoins de JESUS la Vierge ſe repoſe.
Et pour l'intereſſer à prendre ſon party,
Luy preſente les vœux d'un cœur aſſujetti.
Epoux ſacré de l'ame ſainte
Ecoutez, dit-elle, ma plainte,
Et pour me ſecourir roidiſſez vôtre bras:
Qui me doit conſoler, eſt celuy qui tourmente
Celle qui prend de vôtre amante
Le nom & la gloire icy-bas.

JESUS ne peut ſouffrir l'innocence opprimée,
Sans defendre un objet dont ſon ame eſt charmée.
Son invincible main l'arrache des dangers,
Et des trompeurs apas des plaiſirs paſſagers.

Le Roy des beaux amants luy fait naître l'envie,
De voir le ſaint vieillard dont elle tient la vie,
Et permet que celuy qui l'a donnée au jour,
La voulant trop aimer, trahiſſe ſon amour.
Je ſçay, dit Euphroſine, en parlant à ſon P[illegible],
Ce qu'un juſte devoir m'oblige icy de faire,
Et que vous obeïr eſt un ſacré devoir,
Qui de ma volonté captive le pouvoir.
Si pourtant du deſſein dont je conçoy l'idée,
Vôtre ame veut ſouffrir d'être perſuadée:
Souffrez que vous & moy nous allions conſulter
Ce grand ami de Dieu qui m'a pû meriter.
Comme par ſa priere il m'a donné la vie,
J'attens de luy l'état ou le ciel me convie.
Dans un ſi promt hymen pretendre m'engager
Sans prendre ſon avis, c'eſt me mettre en danger.
C'eſt un joug onereux qui nous tient à la gêne,
Quand on ôte à l'amour ce qu'on donne à la haine.
Une ſainte alliance eſt un preſent du ciel,
Mais il faut que la grace en arrache le fiel.
Donc puiſque ſi ſouvent dans ce ſaint Monaſtere,
Vous cherchez l'entretien de ce grand ſolitaire,

Euphroſine perſuade à ſon Pere de la conduire au S. Abbé.

Accordez-moy l'honneur de vous accompagner,
Un ſi juſte deſir n'eſt point à dédaigner.
Dieu qui parle à ſon cœur, nous dira par ſa bouche,
Ce que vous devez faire, & tout ce qui me touche.
Vous n'aurez rien à craindre en ſuivant ſon conſeil,
Et vous me comblerez d'un plaiſir nompareil.

Ce qu'il luy accorde.

Pafnuce en eſt d'accord, & d'un avis ſi ſage
Il croit de ſon deſſein procurer l'avantage.
Il conduit Euphroſine en ce ſejour de paix,
Qui déja de ſon cœur occupe les ſouhais
Tandis que du vieillard il reçoit les careſſes,
Sa liberale main luy répand ſes largeſſes.
Puis ouvrant ſes deſſeins qu'il croyoit innocens,
Mon Pere luy, dit-il, le plaiſir que je ſens,

Pafnuce découvre ſon deſſein au S. Abbé.

De joüir d'un objet pour qui mon cœur ſoûpire,
M'eſt plus delicieux que l'air que je reſpire,
Puiſque j'ay le bon-heur de voir en ma maiſon,
L'effet de mon deſir, & de vôtre oraiſon.
Puiſque par vous le ciel m'a fait naitre une fille,
Qui doit être apres moy l'appuy de ma famille.
Je viens vous preſenter ce gage precieux,
Que la terre a reçû de la bonté des cieux.

La fleur de ſa jeuneſſe, & ſon âge nubile
Me font dans mon deſſein demeurer immobile.
Et par un noble aveu j'ay déja conſenti,
D'honorer ſa vertu d'un illuſtre party.
Mais ayant eû par vous cette noble heritiere,
Je viens de vos conſeils recevoir la lumiere,
Afin que le deſſein qui me tient engagé,
S'il eſt defectueux puiſſe être corrigé.
Voila ce qui m'a fait entrer dans cette route,
Conſeillez-moy mon Pere, & me tirez de doute.
Euphroſine verra ſon deſir ſatisfait,
Et ſa juſte priere obtiendra ſon effet.
Seigneur, luy répondit, ce ſage Solitaire,
Durant vôtre ſejour dedans ce monaſtere,
Euphroſine apprendra ce qu'elle doit ſçavoir,
Et ce qui peut l'induire à faire ſon devoir.
Mais tandis que Pafnuce exprimoit ſa penſée,
La pudeur d'Euphroſine en devint offenſée.
Son ame en fut troublée, & l'on vit ſur ſon front
Que luy parler d'amant c'eſtoit luy faire affront.
Le vieillard s'apperçût de cette noble atteinte,
Et que le ſeul reſpect la tenoit dans la crainte.

Euphroſine rougit quand elle entend parler d'amant

Et penetré d'en haut d'un rayon de clarté,
Il connut qu'Euphroſine aimoit la chaſteté.
Que le monde pour elle étoit plein d'amertumes,
Qu'elle avoit en horreur ſes pompeuſes coûtumes,
Que ſon plus haut éclat luy ſembloit trop abjet,
Et que de ſon amour Dieu ſeul étoit l'objet.
De ce noble mépris tirant ſon avantage,
Il tâcha de la mettre à couvert du naufrage,
Et par le doux effort de ſon diſcours puiſſant,
D'affermir le deſſein de ſon cœur innocent.

Le S. Abbé l'exhorte de demeurer dans ſon propos de virginité.

Je ſçay, luy diſoit-il, ma fille
Que vous étes pleine d'apas,
Et que vous étes icy bas
La gloire de vôtre famille.
Oüy je ſçay par effet que déja vos beautez
Tiennent mille cœurs enchantez.

Mais ſachez que ce doux empire
S'écoule ainſi qu'une vapeur,
Et qu'il flétrit comme la fleur
Qui s'étale au gré du Zephire,

Qu'un méme aſtre ſe plait de faire évanoüir,
Qui l'avoit fait épanoüir.

Ce qui flate icy l'eſperance,
Et la vanité des humains,
S'échape bien-tôt de leurs mains,
Et ſe dérobe à leur puiſſance.
Nous ne goûtons jamais icy bas de plaiſirs,
Qui ne nous coûtent des ſoûpirs.

Il n'eſt point de pareille joye
A celle d'un cœur innocent,
La ſeule vertu le reſſent,
C'eſt elle ſeule qui l'octroye.
Ah que c'eſt un plaiſir & ſenſible & charmant,
D'avoir JESUS-CHRIST pour amant.

Ce chaſte époux de l'ame pure,
De qui l'amour eſt tout puiſſant,
Fait du cœur vuide & languiſſant
La veritable nourriture;
Et ſoufre qu'un amant en goûte le plaiſir,
Sans qu'il en perde le deſir.

Celuy que cét amour enyvre
Sçait combien il doit l'eſtimer,
Et faiſant plus d'état d'aimer
Que non pas du plaiſir de vivre,
Dieu ſeul eſt à ſon cœur un objet plein d'apas,
Que toute autre beauté n'a pas.

Ma fille une ſi belle vie
Conduit à l'immortalité.
L'ame y trouve ſa liberté,
Et rien ne la tient aſſervie.
Celuy qui ſçait aimer, ſçait que ce que je dis
Eſt l'avant-goût du Paradis.

De quelque loy que la nature
Nous puiſſe impoſer le devoir,
Un pere n'a pas le pouvoir
D'ôter à Dieu ſa creature.
Puiſque Dieu vous appelle, il vous faut obeïr,
Faire autrement c'eſt vous trahir.

La Vierge à ces propos faiſoit aſſez connaître
Que Dieu de ſon amour étoit déja le maître,
Et ſon cœur embraſé de ces puiſſans diſcours,
A ſes chaſtes deſirs donnoit un nouveau cours.
De l'immortel époux ſenſiblement touchée,
Son cœur & ſon amour l'y tenoient attachée.
Cent fois pour obeïr à ces ſaints mouvemens,
Elle ſe refuſoit à ſes mortels amans.
Quand elle enviſageoit ces divins ſolitaires, [res,
Leur paix dans leurs combats leurs pratiques auſté-
Leurs genereux mépris pour tous ces vains attraits
Qui des cœurs inconſtans excitent les ſouhaits.
Les rigoureuſes loix de ces ames divines
Luy paroiſſoient des lys au milieu des épines.
Les larmes de ſes yeux découvroient les deſſeins,
Qu'elle avoit de ſe joindre au bon-heur de ces Saints.

Agreable ſolitude
Diſoit-elle, en ſoûpirant,
De qui la beatitude
N'a rien qui ſoit different.
Paradis des ames ſaintes,
Qui ne ſens point les atteintes

Euphroſine ne peut s'abſtenir de faire connoître les deſirs de ſon cœur par ſes larmes & par ſes paroles.

De mille inconſtans revers
Ny la rigueur de l'envie,
Dont cette mortelle vie
Souffre les aſſauts divers.

L'Abbé par ces diſcours jugeant de ſa penſée,
Reconnut bien le trait dont elle étoit bleſſée,
Et ſoûtenant les vœux de ſon cœur enflamé,
Bel objet, luy dit-il, dont le ciel eſt charmé,
Que celuy dont vôtre ame eſt déja poſſedée,
Acheve le deſſein dont vous formez l'idée,
Qu'il vous comble de biens & vous donne ſa paix,
Et que ſes dons divins rempliſſent vos ſouhais.
Puiſque de vôtre amour il poſſede l'empire,
Et que c'eſt pour luy ſeul que vôtre ame ſoûpire,
Puis qu'auſſi vôtre cœur ſe refuſe aux plaiſirs,
Qui des cœurs aveuglez contentent les deſirs,
Que les biens eternels ſoient vôtre recompenſe,
Que l'immortalité comble vôtre eſperance,
Et puiſque par ſa grace il regne en vôtre cœur,
Qu'il conſerve un treſor dont il eſt poſſeſſeur.
Euphroſine à ces mots renouvelle ſa flame,

Et ſent qu'un nouveau feu s'allume dans ſon ame.
La noble paſſion dont ſon cœur eſt épris,
Luy rend tout autre objet digne de ſes mépris.
Pour plaire à ſon époux, & ſe rendre fidele,
Elle joint au reſpect & la crainte & le zele.
Et voulant s'obliger de ne le quiter pas,
Son ame à tout moment ſe perd dans ſes apas.
Le Soleil par trois fois achevoit ſa carriere,
Trois fois le ſein des eaux étoufoit ſa lumiere,
Quand Pafnuce voulant moyenner ſon retour,
Solicite Euphroſine à quiter ce ſejour.
Quoy, dit cette beauté, d'une voix lamentable
Faut-il me ſeparer d'un lieu ſi delectable?
Puis-je bien ſans mourir me reſoudre à quiter
Ce qu'à peine un moment ay-je pû meriter?
Paſſer d'un Paradis dans un lieu de ſupplices,
Du palais des vertus au royaume des vices.
Quoy faut-il que je change un ſejour d'oraiſon
Au travail importun d'une triſte maiſon?
Venerable vieillard, illuſtre Solitaire,
Puiſque pour obeïr aux ordres de mon Pere
Je quite une demeure où je vois tant d'apas,

Euphroſine a peine de ſe reſoudre à quiter le Monaſtere pour retourner en Alexandrie.

Accordez-moy du moins de ne me quiter pas.
Obtenez-moy de Dieu par vos ſaintes prieres
De vivre pour le ciel, & ſuivre vos lumieres.
S'il faut que d'un amant mon cœur ſoit poſſedé,
Accordez-moy le bien de l'avoir demandé.

Allez, dit ce grand Solitaire,
Le ciel vous deſtine un époux,
Qui ſe rendra digne de vous,
Et qui prendra ſoin de vous plaire.
Il eſt le plus beaux des amans,
Et ſes attraits doux & charmans
Sont comblez de tant de delices,
Qu'à peine il poſſede le cœur,
Qu'il en arrache tous les vices,
Et les remplit de ſa douceur.

Déja le ſaint Abbé commençoit de ſe taire,
Quand la Vierge ſoumiſe aux ordres de ſon Pere,
S'obligea de quiter ce ſejour gracieux,
Aprés qu'elle eût verſé des torrens de ſes yeux.
Pafnuce poſſeſſeur de la Vierge Euphroſine,
Se met dans ſon retour, mais cette ame divine

Ne pouvoit déguiſer les pieux mouvemens,
Que ſon cœur enflamé pouſſoit à tous momens.

Palais ſacré de l'ame ſainte,
Diſoit-elle, chaſte ſejour,
Où l'ame ne vit que d'amour,
Et d'où l'amour chaſſe la crainte,
Port aſſuré dans les écueils,
Si tu preſentes des cercueils,
C'eſt là que tu donnes la vie:
Si tu condamnes les plaiſirs,
C'eſt pour élever nôtre envie
A des plus innocens deſirs.

Pieux mouvemens d'Euphroſine.

Je ſçay que le monde t'abhorre,
Et que tes loix luy font horreur,
Je ſçay que tu fais ſa terreur,
En mepriſant ce qu'il adore.
Mais tu fais autant de vainqueurs,
De qui tu poſſedes les cœurs,
Que tu nourris de Solitaires:
Ton ſejour eſt un paradis,

Qui porte des feux ſalutaires
Dans les cœurs les plus refroidis.

CHAPITRE VIII.

Euphroſine fait un Oratoire de ſon Palais où elle s'occupe aux exercices d'Oraiſon & de pieté.

DEja le feu ſacré dont cette ame divine
Reſſentoit les ardeurs au fond de ſa poitrine,
Ne luy permettoit plus de ravir aux Autels
Ce qu'elle avoit promis au Roy des immortels.
Elle ne paroit plus dedans Alexandrie,
Que comme un chaſte object de qui Dieu fait la vie.
La grace qui l'anime allume un feu ſi beau, [veau.
Que ſon cœur chaque jour forme un deſſein nou-
Mais craignant que l'éclat du monde ne la trompe,
Des riches vétemens elle quite la pompe.
Elle ſe cache aux yeux qui peuvent d'un regard
Combatre ſa pudeur, & la mettre au hazard.
Elle oblige ſon corps de ſervir à ſon ame,
Son cœur eſt embraſé d'une ſi ſainte flame,
Que pour plaire à celuy dont elle a l'amitié,
Ce que le monde adore, elle le foule au pié.

Elle offre une victime au Roy de l'empirée,
Des charmes innocens dont ſa face eſt parée.
Sous un habit modeſte, & qui n'a point d'éclat
La haire fait la guerre à ſon corps delicat.
Pour obliger ſon cœur à n'être point rebelle,
Le Jeune & la Priere ont des charmes pour elle.
Mais de quelques combats que ſon cœur innocent
Eprouve la rigueur, quoy qu'il ſoit languiſſant,
Sous le poids du travail dont il ſouffre la peine,
L'œil eſt toûjours charmant, la face toûjours pleine.
Et l'époux dont le cœur eſt par elle enchanté,
Se plait de conſerver l'éclat de ſa beauté.
Les pauvres ſoûtenus du fruit de ſes largeſſes,
Sont les ſeuls heritiers de ſes grandes richeſſes.
Les riches ornemens, les perles de haut prix
Deviennent à ſon cœur des objets de mépris.
Ce que le ciel poſſede eſt ce qu'elle deſire,
C'eſt Dieu qui fait l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire.
Et pour en meriter le plus doux entretien,
Elle ne veut ſouffrir d'autre amour que le ſien.
Comme de JESUS-CHRIST ſon ame eſt poſſedée,
Souvent de ſes vertus elle forme une idée.

Euphroſine mépriſe les ornemens de vanité.

S'adonne au jeune & à la priere.

Elle oblige ſon ame à ne point conſentir
A ce qui luy pourroit cauſer du repentir.
Pour plaire à ſon Epoux, & chanter ſes loüanges,
Elle emprunte la voix, & la bouche des Anges,
C'eſt par eux qu'elle envoye à ce divin Amant
Ce que ſa pureté contient de plus charmant.

Sa devotion envers les SS. Anges.

Sacrez miniſtres, leur dit-elle,
Du Roy des immortels que j'ay pris pour époux,
Dites-luy qu'icy bas je n'ay rien de plus doux,
Que de brûler de vôtre zele.
Soyez témoins de mes ſoupirs,
Et luy preſentez mes deſirs,
A qui le ſaint amour a donné la naiſſance:
Enfin dites-luy que mon cœur
N'a rien de plus charmant que ſon obeïſſance,
Et de l'avoir pour ſon vainqueur.

C'eſt ainſi que ſon cœur leur parloit par ſa bouche,
Mais pour ne point paroître incivile ou farouche,
Auſſi-tôt qu'un ami cherche ſon entretien,
Elle joint l'alegreſſe à ſon grave maintien.

Les

Les propos diſſolus la tiennent au ſupplice,
Et la crainte qu'elle a de ſe rendre complice,
La ſepare des lieux où ſouvent la vertu
Dans les plus innocens voit ſon luſtre abatu.
Mais entre les objets qui de ſa ſolitude,
Par d'innocens attraits chaſſent l'inquietude,
Les colloques ſacrez, les pieux entretiens
Font de ſa pieté les plus fermes ſoûtiens.
C'eſt là qu'elle reçoit les avis ſalutaires
De ces hommes divins, de ces grands Solitaires,
Qui de ſon chaſte époux publians les grandeurs
Allumoient dans ſon cœur mille chaſtes ardeurs.

CHAPITRE IX.

Vn Solitaire étant venu trouver Paſnuce pour quelque affaire; Euphroſine luy declare le deſir qu'elle a de ſervir Dieu. Il la confirme dans ſon deſſein, & luy apprend les moyens d'y parvenir.

CEluy qui de ſon cœur avoit gagné l'empire,
Fait paroître à ſes yeux ce que ſon cœur deſire.
Et l'époux immortel voulant être ſervi,
Luy fait naître un moyen dont ſon cœur eſt ravi.

Le venerable Abbé de ce ſaint monaſteie
Au logis de Paſnuce envoie un Solitaire,
Qu'une rare prudence, & qu'un zele diſcret
Rendoient digne entre tous de porter ſon ſecret.
Euphroſine l'aborde, & luy porte ſa plainte,
Eu-phroſi-ne ſe déco-uvre à un So-litai-re. Mon Pere, luy dit-elle, une noble contrainte
M'oblige icy de faire un effort abſolu,
Et de vous découvrir ce que j'ay reſolu.
Vôtre forme de vie a pour moy tant de charmes,
Que je n'y puis penſer ſans répandre des larmes.
Et je ſens que mon ame y trouve tant d'appas,
Que je ſouffre la mort quand je n'y penſe pas.
Raiſõs d'Euphroſine pour quiter le monde. Le monde eſt à mes yeux un gouffre plein d'orages,
D'où l'on ne peut qu'à peine éviter les naufrages.
C'eſt un cruel tyran qui combat la vertu,
Où ſouvent le plus fort eſt plûtôt abatu.
Dans l'apprehenſion que j'ay d'être ſeduite,
Je veux me dérober à ſa traître pourſuitte,
Et malgré les douceurs de ſes trompeurs apas,
Me priver des plaiſirs qui donnent le trépas.
Par un effet caché d'une flame ſecrete,
Je ſens que mon deſir ſe porte à la retraite,

Les plaiſirs innocens qu'icy bas vous goûtez,
Dans le ſacré ſejour de ces lieux écartez,
Portent dedans mon ame une ſi douce atteinte,
Que n'en pouvant joüir je vis dans la contrainte.
Il eſt vray que déja j'ay long-temps combatu,
Craignant de preferer le vice à la vertu.
Mais pour n'être rebelle aux ordres de mon Pere,
Je m'impoſe à moy-même une loy ſi ſevere,
Qu'à moins que d'oppoſer un cœur obeiſſant
Je ne pourrois pas vaincre un deſir ſi puiſſant.
Ainſi des deux côtez je ſouffre violence,
Soit que je luy reſiſte ou rende obeiſſance.
L'une & l'autre me tient dans un état confus,
J'ay peine d'obeir, & je crains ce refus.
Il peut me commander en qualité de Pere,
Mais j'ay Dieu pour époux à qui ſeul je veux plaire.
Il a droit de parler, & je le dois oüyr,
Mais pouvant l'écouter, je ne puis obeir.
Un fragile intereſt, une foible viſée,
La vaine illuſion de ſon ame abuſée
Pourra-t'elle arréter les genereux deſſeins
Que j'ay de m'élever à la gloire des ſaints?

Combat entre le deſir & la crainte.

Faut-il qu'une ſi belle envie
Qui porte à l'immortalité,
S'étoufe à la vaine clarté
D'une ſi miſerable vie?

Tranſports d'Euphroſine.

Faut-il, mon Pere, que vos loix
Me ſeparent du Roy des Roys,
De qui mon ame eſt tributaire?
Mais Dieu m'eſt mieux Pere que vous,
Puiſqu'à la qualité de Pere,
Il joint celle de mon époux.

Je ſçay que je vous dois la vie,
C'eſt par vous que je vois le jour,
Mais je ſens qu'un plus beau ſejour
Tient déja mon ame ravie.
Si vous me donnez un amant
J'en trouve au ciel un plus charmant,
De qui je poſſede l'empire:
Et ſi vous le voulez ſçavoir,
C'eſt pour Dieu que mon cœur ſoûpire,
C'eſt luy ſeul que je veux avoir.

Vous pretendez en vain me rendre icy coupable,
Dieu ſeul aura le cœur dont luy ſeul eſt capable.
Et ſi la pureté ſçait l'art de l'obtenir,
C'eſt par là que mon cœur pretend y parvenir.
Faites de vos treſors à d'autres des largeſſes,
Donnez-vous le plaiſir de me voir ſans richeſſes,
C'eſt ce que je deſire, & déja je conſens
A refuſer mon corps aux delices des ſens.
Je prefere le ciel aux pompes de la terre,
Dont le plus haut brillant n'a que l'éclat du verre,
Et je veux par la terre acheter dans le ciel,
Les plaiſirs innocens qu'on y goûte ſans fiel.
Mais pardonnez, mon Pere, à l'ardeur qui m'emporte
L'amour de mon époux me peut rendre aſſez forte.
C'eſt l'effet violent d'un eſprit tranſporté,
Qui pretend s'élever à l'immortalité.
Mais de quelque ferveur mon ame ſoit épriſe,
Mon Pere, vos conſeils me trouveront ſoûmiſe.
Et quoy qu'à mon époux j'aye engagé ma foy,
De vôtre volonté je veux ſuivre la loy.
Euphroſine déja commençoit à ſe taire,
Pour écouter la voix de ce grand Solitaire,

Et de ſes ſaints avis récevoir le ſecours,
Quand il ouvrit ſa bouche, & luy tint ce diſcours.
Conſeil du Solitaire. Chaſte Vierge il eſt vray, vôtre ferveur me touche,
Et Dieu dans vôtre cœur fait parler vôtre bouche.
La noble paſſion dont vous ſouffrez l'ardeur,
Eſt un feu dont le ciel allume la ſplendeur.
Déja de vôtre amour Dieu poſſede l'empire,
Puiſqu'un ſi beau deſſein ſa grace vous inſpire.
Car de quiter le monde & tous ſes vains apas,
C'eſt à quoy le demon ne ſollicite pas.
De ces nobles effets Dieu s'eſt rendu la cauſe,
C'eſt luy qui les inſpire, & qui vous les propoſe.
A de ſi juſtes loix vous devez obeir.
Luy refuſer le cœur c'eſt le vouloir hair.
La majeſté de Dieu ſe tiendroit offenſée,
Si pour un autre objet vous aviez la penſée.
Ne vous refuſez point à ce ſaint mouvement,
Contentez vous d'avoir vôtre Dieu pour amant.
Pour vous mettre à couvert des effets de l'envie,
Et joüir du bon-heur où le ciel vous convie,
Cherchez un monaſtere où vôtre pureté
Trouve pour ſe defendre un lieu de ſeureté.

Je ſuis, dit Euphroſine, aſſez perſuadée
D'achever le deſſein dont j'ay formé l'idée.
Mais pourrons-nous trouver un homme aſſez diſcret
Pour me prêter ſon bras ſans trahir mon ſecret?
La noble paſſion dont je ſouffre l'atteinte,
Me porte dans l'eſpoir, & m'inſpire la crainte.
J'apprehende mon Pere, & je crains mon amant,
Pour attirer leur haine il ne faut qu'un moment.
Quittez ces vaines peurs, luy dit le Solitaire,
Ne penſez qu'à l'époux à qui vous voulez plaire.
Madame, c'eſt à luy de vous prêter ſon bras,
Et de vous ſoûtenir au milieu des combas.
Je viens de vôtre Pere éloigner la preſence,
L'ordre bien concerté peut durant ſon abſence
Donner à vos deſirs un fortuné ſuccés:
Mais pour y reuſſir ſervez-vous de l'accés
Que ſon credit luy donne aux prochains monaſteres,
Où ſon nom eſt connu de tous les Solitaires,
Deputez vers un d'eux, & luy faites ſçavoir,
Qu'un ſecret important l'oblige de vous voir.
Le reſpect de Pafnuce, & de vôtre merite,
L'obligera ſans doute à vous rendre viſite.

Le Solitaire donne à Euphroſine les moyens d'executer ſon deſſein.

Ouvrez-luy vôtre cœur, & ſans rien déguiſer,
Forcez-le de vous croire, & de l'autoriſer.
Demeurez cependant genereuſe & conſtante,
Aſſurez-vous que Dieu remplira vôtre attente,
Et que ſa pieté le fera conſentir
Aux pieux mouvemens qu'il vous fait reſſentir.
Tandis qu'à ces propos la Vierge eſt attentive,
Et ſe promet l'objet dont ſon ame eſt captive,
Pafnuce entre en la ſale, & de leur entretien
Demande le ſujet, pour y joindre le ſien.
Qui vous amene icy, dit-il au Solitaire,
Puis-je de ma faveur ayder le monaſtere ?
Ne diſſimulez pas, car je ſeray ravi,
De meriter l'honneur de vous avoir ſervi.
Nôtre Abbé, luy dit-il, Seigneur vous ſollicite
De joindre à l'amitié l'honneur d'une viſite.
S'il uſe auprés de vous de cette liberté,
C'eſt qu'il attend de vous cette civilité.
J'obeis, dit Pafnuce, & ſans ſçavoir la cauſe,
Je me tiens obligé de la loy qu'il m'impoſe.
Il profera ces mots, & quittant ſon Palais,
Il fut du ſaint Abbé contenter les ſouhaits.

Fin du I. Livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Euphroſine ſe fait couper les cheveux dans ſon Palais, & reçoit l'habit & le voile de Religieuſe de la main d'un Solitaire qu'elle y avoit fait venir à ce deſſein.

C'EST icy que le cœur de la Vierge Euphroſine
Reſſent les doux effets de la grace divine.
Elle croit qu'il eſt temps de ne plus differer
Ce que déja l'amour luy permet d'eſperer.
L'abſence de Pafnuce eſt un moyen ſolide
D'obliger ſon amour à n'être plus timide.
Sa prudence menage un ſerviteur diſcret,
A qui de ſon deſſein elle ouvre le ſecret.
Tranſportez-vous, dit-elle, au prochain Monaſtere,
Et portez ma parole à quelque Solitaire,

Euphroſine envoie un ſerviteur au Monaſtere de l'Abbé Theodore.

Dittes luy de ma part qu'un ſecret important
L'appelle en ce Palais, & qu'il vienne à l'inſtant.
Qu'il en eſt ſupplié par la Vierge Euphroſine,
Qui veut de ſes conſeils recevoir la doctrine.
Le ſerviteur à peine eût ceſſé de l'oüir,
Que le ciel à ſes vœux commence d'obeir.

Le ſerviteur rencontre un Solitaire au ſortir du Palais d'Euphroſine & luy fait ſa commiſſion.

En ſortant du Palais il trouve un Solitaire,
A qui de ſon ſecret il conte le myſtere.
Mon Pere, luy dit-il, par un juſte devoir
Je ſuis de ma Maîtreſſe envoyé pour vous voir,
Et pour vous declarer la flamme mutuelle,
Qu'elle a pour un amant qui ſeul eſt digne d'elle.
Mille fois chaque jour elle offre ſes ſoûpirs
A l'objet innocent de ſes chaſtes deſirs.
Dieu ſeul eſt en un mot le ſujet de ſa flame,
C'eſt luy qui la fait vivre, & c'eſt luy qui l'enflame.
Mais croyant que c'eſt vous qui la devez regir,

Le ſolitaire vient trouver la Vierge par inſpiration divine.

Elle attend au logis vos conſeils pour agir.
Le ſaint Moine éclairé d'une clarté divine,
Se rend ſans differer au Palais d'Euphroſine.
Il offre ſon ſervice, & d'un zele diſcret
Il exige, & promet de garder le ſecret.

Parlez, dit-il, Madame, une belle entrepriſe
Ne doit jamais trouver ny ſouffrir de remiſe.
J'écouteray ſans peine, & de tous vos diſcours
Je ne veux pas d'un mot interrompre le cours
Mon Pere, dit la Vierge, il faut chaſſer la crainte,
Et puiſqu'il faut parler, il faut parler ſans feinte.
Vous connoiſſez ma race, & que de ſa grandeur
Rien n'a jamais ſouïllé ny terni la ſplendeur.
Les titres éclatans en ſoûtiennent la gloire,
Qui de tous mes ayeux fait vivre la memoire.
On y peut remarquer mille fameux guerriers,
Que mille beaux exploits couronnent de lauriers.
Le Ciel en ma faveur épanche ſes largeſſes,
Me courronne d'honneur, & comble de richeſſes,
Et me tient obligée aprés tant de bien-faits [faits.
De luy rendre l'honneur des grands biens qu'il m'a
Mais parmi cet éclat, & tous ces avantages,
Je ſouffre les dangers, & je crains les naufrages.
Celuy de qui je tiens & la vie & le jour,
Luy-méme me ravit & la vie, & l'amour.
D'un époux immortel dont mon ame eſt captive,
Il me veut ſeparer, & pretend que je vive.

Euphroſine expoſe au Solitaire le ſujet de ſa peine, & luy demande conſeil.

Le plus beau des amans eſt celuy que j'ay pris,
Et luy veut que mon cœur d'un autre ſoit épris
Quoy le brillant trompeur d'une raiſon humaine,
L'eſpoir ambitieux d'étendre ſon domaine,
Et ſoûtenir l'éclat d'une illuſtre maiſon,
Emportera mon cœur dans une trahiſon?
Ah pluſtôt que le Ciel qui me donne la vie
Ordonne qu'à l'inſtant elle me ſoit ravie.
Que mon mortel amant ceſſe de voir le jour,
Plutôt que je conſente à trahir ſon amour.
Il faut pour m'obliger à me rendre captive,
Une raiſon plus forte, & plus perſuaſive.
C'eſt une illuſion, c'eſt un fol intereſt,
La ſeule ambition a donné cet arreſt,
Et mon Pere ébloüi d'une vaine apparenee:
D'un injuſte deſir flate ſon eſperance.
Ah ſi du même eſprit il étoit poſſedé,
Dont l'eſprit de ma Mere étoit perſuadé:
D'un ſi lâche deſſein il quitteroit l'envie,
Et me laiſſeroit vivre à l'auteur de la vie.
C'eſt à luy que mon cœur eſt par elle engagé,
Et ſon divin amour tient le mien obligé.

Voila de ma douleur la cauſe legitime ,
Je crois que c'eſt à Dieu dérober ſa victime ,
Que d'obeïr aux loix d'un Pere intereſſé ,
Par qui de mon êpoux l'honneur eſt offenſé.
De grace maintenant illuſtre Solitaire
Commencez de parler , & ceſſez de vous taire ,
De ma juſte douleur faites ceſſer le cours ,
Et d'un prudent conſeil donnez-moy le ſecours.
Jugez qui doit des deux emporter la victoire ,
Dois-je croire à mon Pere , ou ne dois-je pas croire?
Dieu demande mon cœur , le dois-je refuſer ,
Mon Pere y contredit , le dois-je mépriſer.
Madame , luy dit-il , une ſi juſte plainte
Me fait connoître aſſez que vous parlez ſans feinte ,
Que déja vôtre amour à Dieu ſeul attaché ,
D'aucun mortel amant ne peut être touché.
Je vois qu'à la clarté des loix de l'Evangile ,
Vous découvrez l'erreur de ce monde fragile ,
Qui trompe les mortels par de foibles apas ,
Et promet de donner ce qu'il ne donne pas.
Il n'eſt rien ſi puiſſant à l'ame qui ſoûpire ,
Pour le ſolide honneur de l'immortel empire ,

Le Solitaire luy donne conſeil.

Que le plaiſir charmant de ce doux entretien,
Qui d'un cœur innocent fait le ferme ſoûtien.
C'eſt là qu'un Dieu fait homme étale ſa doctrine,
C'eſt là que le rayon d'une clarté divine
Fait voir que l'on ne peut ſans être criminel,
Se dérober aux loix du Monarque eternel.
Il n'eſt point de parens dont l'ordre nous oblige,
De refuſer à Dieu les devoirs qu'il exige. [rens,
Ceux qui nous ont produits ne ſont plus nos Pa-
S'ils exigent de nous des devoirs differens.
Ainſi, ma chere ſœur, quitez ces vaines craintes,
D'un Pere intereſſé n'écoutez plus les plaintes.
Accordez vôtre cœur au Roy de l'univers,
Arétez en Dieu ſeul ſes mouvemens divers.
Souffrez que ſon amour en poſſede l'empire,
Suivez les doux tranſports que le Ciel vous inſpire.
Laiſſez-vous poſſeder à ſes divins apas,
Qui les peut refuſer ne les merite pas.
De cet amant jaloux vous ſçavez la maxime,
Luy ſeul de vôtre amour veut avoir la victime.
Ces mouvemens ſacrez qu'il vous fait reſſentir,
Doivent à ſes deſirs vous faire conſentir.

Ce ſont les beaux effets d'une grace puiſſante ,
Qui doit trouver en vous une ame obeiſſante.
Differer un moment c'eſt ſe mettre en danger ,
De luy mettre à la main le droit de ſe vanger.
Laiſſez aux amateurs de ces biens de fortune
Le ſoin d'en rechercher la preſence importune.
Que leurs yeux ſoient charmez de ce metaïl doré
Qui n'eſt que d'un cachot l'excrement épuré.
Vous ſçavez que l'honneur paſſe icy comme l'ombre,
Tel éclate aujour-d'huy qui demain ſera ſombre.
Les plaiſirs d'icy bas ſont ou ſales , ou vains ,
Dont à peine on jouït qu'ils s'échapent des mains.
Pour meriter le Ciel, il faut quiter la terre ,
Où tout ce qui reluit n'a que l'eclat du verre.
Où le trompeur apas de la proſperité
N'eſt que le châtiment de nôtre impieté.
Madame c'eſt aſſez, vous pouvez à cette heure
De deux conditions embraſſer la meilleure ,
Preferant JESUS-CHRIST à ce mortel amant ,
Qu'un Pere intereſſé vous offre aveuglement.
C'eſt l'avis important que le Ciel vous inſpire ,
Qu'on ne peut mépriſer ſans embraſſer le pire.

Suivez l'attrait divin d'un époux immortel,
Qui veut dans vôtre cœur s'eriger un autel.
A peine le Vieillard commençoit de se taire,
Que la Vierge embrassant cet avis salutaire,
Luy dit : Hé bien mon Pere allons dés ce moment
Consacrer nôtre amour à ce divin amant.

Genereuse resolution d'Euphrosine.

Déja depuis long-temps mon cœur est tout de flame,
Je meurs si JESUS-CHRIST ne possede mon ame.
Cessons de differer, commençons d'obeïr,
Retarder un moment, c'est le vouloir haïr.
De cette verité je suis persuadée,
Le monde & ses apas n'est rien dans mon idée.
Je sens pour obeïr un desir assez fort,
J'espere que le Ciel soûtiendra mon effort.
La puissance du Ciel éclate en mes pareilles, [les.
C'est par des foibles corps que Dieu fait des merveil-
Je crois qu'en ma faveur il étendra son bras,
Pour appuyer le mien au milieu des combas.
Puisque vôtre discours anime mon courage,
Souffrez que la priere acheve cette ouvrage.
Elevez à celuy qui vous a fait parler,
Et le cœur, & la voix qui m'a pû consoler.

O quand

O quand viendra cet heureux jour
Que je quiteray le ſejour
Qui tient ma liberté captive!
O Ciel qui connois mes deſirs,
Si tu veux au moins que je vive,
Sois ſeul l'objet de mes plaiſirs.

Ses tranſports amoureux.

L'homme icy peut-il aſpirer
A ce que tu fais eſperer,
Sans perdre mille fois la vie?
N'eſt-ce pas être criminel,
Que de vivre icy ſans envie
De joüir d'un bien eternel?

Tu ſçais qu'il n'eſt rien icy bas
Dont je cheriſſe les apas,
Que les plaiſirs ſont mes ſupplices:
Hé pourquoy donc differes-tu,
De m'élever à ces delices,
Qui font le prix de la vertu?
Venerable vieillard, illuſtre Solitaire,
Ne me differez plus le bon-heur que j'eſpere.

Le conſeil en eſt pris, dés ce moment je veux
Que Dieu ſoit mon époux, & l'objet de mes vœux.
A ces nobles tranſports le Saint ſe determine
De ſeconder l'effort de la grace divine.
Il invoque du Ciel le ſecours tout-puiſſant,
Pour rendre à ſes deſirs ſon cœur obeiſſant.
Dieu qui de ſon conſeil avoit été le guide,
Anime ſa conſtance, & le rend intrepide.
Touché d'un noble zele il ſe met en devoir
De conſacrer à Dieu le cœur qu'il veut avoir.
Ouy, ma fille, il eſt tems, dit-il, & c'eſt un crime
De refuſer à Dieu plus long-temps ſa victime.
Vôtre époux immortel ne peut plus differer
De poſſeder un cœur qu'il a pû deſirer.
A peine a-t'il parlé, qu'il s'approche, & s'appréte
Pour abatre à ſes pieds l'ornement de ſa téte.
Ma fille, luy dit-il, ce ſuperbe ornement
Ne peut pas meriter d'avoir Dieu pour amant.
Ayant de ſes cheveux offert un ſacrifice,
D'une Dame pompeuſe il fait une Novice.
Il change ſes atours en un habit de dueïl,
Et pour lit nuptial luy preſente un cercueil.

Le Solitaire luy coupe les cheveux.

Ma fille, luy dit-il, l'habit que je vous donne,
Eſt celuy qui du Ciel aſſure la couronne.
L'homme eſt dans le combat facilement vaincu,
Et ne peut triompher s'il n'a pas bien vécu.
Permettez donc ma fille à la grace divine
De penetrer vôtre ame, & d'y prendre racine.
Afin que vôtre époux n'ait pas le déplaiſir
De rejetter un cœur qu'il avoit pû choiſir.
Que le Ciel cependant vous comble de lumieres,
Qu'il rende à vos deſirs l'effet de vos prieres,
Et qu'enfin il accorde à vos nobles deſſeins
Leur accompliſſement dans la gloire des Saints.

CHAPITRE II.

Euphroſine déguiſe ſon ſexe, quite la maiſon de ſon Pere, & va dans un Monaſtere d'hommes en habit déguiſé.

APeine le vieillard eût gardé le ſilence,
Qu'Euphroſine s'emporte, & ſouffre violence.
Son cœur eſt tout de flame, & cet habit nouveau
Porte ſa volonté dans un deſſein plus beau.

Elle croit que le monde eſt pour elle un ſupplice,
Et veut être parfaite auſſi-tôt que Novice.
Déja le ſaint vieillard étoit dans ſon retour,
Quand ainſi cette amante anime ſon amour :
Unique & pur objet des plus chaſtes delices,
Aprés un bien-fait ſi puiſſant,
Faut-il qu'un deſir languiſſant
M'arrête encore au bord de mille precipices ?
N'eſt-ce pas trahir mon deſſein,
Et rendre mon bras aſſaſſin
Des illuſtres projets dont j'ay formé l'idée ?
Quoy, m'expoſer à la fureur
D'un Pere, & d'un amant qui me croit accordée,
Sans en concevoir de l'horreur ?

Euphroſine s'excite à une vie plus parfaite.

Ce genereux mépris de la pompe mondaine
Qui me dérobe à mon amant,
Me poura-t'il également
Dérober aux tranſports qu'enfantera ſa haine ;
Pourray-je d'un Pere offenſé
Voir le viſage courroucé,
Sans m'expoſer à voir ma conſtance ébranlée ?

L'un & l'autre eſt à redouter,
Evitons le peril, ſortons de la mélée,
C'eſt ainſi qu'il faut ſurmonter.

Mais peut-il être un lieu qui ſoit aſſez capable
De me dérober à leurs yeux ?
L'amour eſt trop ingenieux,
A ſes ſoins curieux rien n'eſt impenetrable,
Le Cloître n'eſt point aſſuré,
Et ne peut, quoyque retiré,
D'un Pere & d'un amant me donner la victoire:
Un ſeul moyen eſt ſuffiſant,
Il faut trahir mon ſexe, & me donner la gloire
De les vaincre en me déguiſant.

Le vétement ſacré dont je ſuis revétuë,
Ne fera qu'aigrir leur courroux
L'un & l'autre en ſera jaloux,
Ils pourront l'arracher à la premiere vûë.
Du voile qui couvre mon front,
Ils croiront ſouffrir un affront,
Peut-être que leurs mains s'armeront de vangeance:

Il faut prevenir le danger,
Je puis me déguiſer ſans commetre d'offenſe,
Mon devoir m'y ſemble obliger.

Delicieux eſpoir du bon-heur que j'eſpere
Soûtenez ce noble deſſein,
Ouvrez-moy, Seigneur, vôtre ſein,
Et verſez dans mon ame un rayon de lumiere.
Je confeſſe que la pudeur
Devroit étoufer cette ardeur,
Dont vôtre ſeul amour me fait ſouffrir l'atteinte:
Mais vôtre honneur intereſſé
M'enflame d'un beau feu qui fait ceſſer la crainte,
Craignant de vous voir offenſé.

Cette ſombre beauté qui paroît ſur ma face,
Ne peut plus trahir mon ſecret,
A mon maintien grave & diſcret [glace.
On verra que mon cœur n'eſt plus qu'un cœur de
Les frequentes auſteritez,
Les innocentes cruautez
Dont je veux éprouver la douce violence,

En effaceront tous les traits,
Et ces ſaints penitens ſeront dans l'impuiſſance
D'en reconnoître les attraits.

Aprés qu'elle eût au Ciel envoyé ſa priere,
Dieu penetra ſon cœur d'un rayon de lumiere,
Qui portant dans ſon ame un excez de plaiſir,
Luy fit voir que le Ciel approuvoit ſon deſir.
Déja l'aſtre du jour ſe cachoit deſſous l'onde,
Quand ce Soleil vivant s'echape aux yeux du monde
Elle quitte un habit qui la pouvoit trahir,
Pour ſe rendre inconnuë à qui la peut hair. [rage,
Prenant l'habit d'un homme, elle en prend le cou-
Une mâle vigueur paroît ſur ſon viſage,
On voit deſſus ſon front une noble fierté,
Qui predit le ſuccés qu'elle avoit ſouhaité.
Le ſilence & la nuit ſont les depoſitaires
Du ſecret dont tout autre ignore les myſteres,
Et pour ſe dérober au danger qu'elle craint,
Elle prend l'inſtitut du ſexe qu'elle feint.

Elle déguiſe ſon ſexe & prend un habit d'homme pour ſe faciliter l'entrée dans un Monaſtere d'hommes.

CHAPITRE III.

Euphroſine déguiſée ſe preſente à l'Abbé du Monaſtere à qui elle communique ſon deſſein, & le prie de la recevoir à l'épreuve de la Religion, ce qui luy eſt accordé.

DEja l'aſtre du jour commençoit ſa carriere
Et la terre brilloit de l'or de ſa lumiere,
Quand cette illuſtre amante en habit déguiſé,
Enfante le deſſein qu'elle avoit propoſé.
Le deſir innocent dont ſon ame eſt preſſée,
Luy fait regler ſes pas au gré de ſa penſée.
La rigueur du chemin, & l'horreur de la nuit
Ne peuvent arréter le bien qu'elle pourſuit.
Euphroſine arrivée en ce lieu ſolitaire,
Fait appeller d'abord l'Abbé du Monaſtere,
Luy découvre ſon ame, & par un long diſcours,
Elle le ſollicite à luy donner ſecours.
Mon Pere, luy dit-elle, une noble contrainte
M'oblige de vous dire & ſans faſte, & ſans feinte,
Que ce lieu ſolitaire a pour moy tant d'apas,
Que j'y veux par ma vie aſſurer mon trépas.

Je

Je m'apelle Smaragde, & dans Alexandrie
La ſplendeur de ma race, & le cours de ma vie
Jamais d'aucun affront n'ont ſouffert l'attentat,
Jamais de mon honneur je n'ay terni l'éclat.
Mais le monde eſt trompeur, & ſes fauſſes maximes
Engagent les mortels dans mille horribles crimes,
Par la haute ſplendeur où j'ay toujours vêcu,
De cette verité je me vois convaincu.
Qui cherche la faveur des têtes couronnées,
Cherche à ſe mettre au rang des ames condamnées.
La crainte que j'ay de perir au danger,
Me force de le vaincre, & de m'en dégager.
J'avois depuis long-temps nourri cette penſée,
Mais dans divers emplois mon ame embaraſſée,
Par mille ſoins divers me tenant abatu,
M'a ſouvent empeſché de ſuivre la vertu.
Sur tout de mes parens le reſpect & la crainte
M'ont juſqu'à ce moment tenu dans la contrainte.
La crainte & le reſpect m'ont forcé d'obeïr
A ceux que mon devoir me defend de hair.
Eſtant à leur amour un objet plein de charmes,
Je me ſerois rendu le ſujet de leurs larmes,

Euphroſine ſe découvre à l'Abbé & demande d'être reçuë à l'épreuve de la Religion.

Si des nobles tranſports dont je ſouffre l'ardeur,
Je n'euſſe pour leur plaire étoufé la vigueur.
Mais Dieu qui de mon cœur s'eſt reſervé l'empire,
Accomplit le deſſein que luy-même m'inſpire.
Il dérobe à l'amour d'un Pere ambitieux
Un objet que luy-même a choiſi pour les Cieux.
J'ay crû que je pouvois ſans me rendre coupable
Me dérober aux yeux d'un Pere inexorable,
Qui mépriſe mes vœux, & de qui mes ſoûpirs
Ne peuvent arréter les injuſtes deſirs.
Il obſerve mes pas, & veille à ma conduite,
A peine m'ay-je pû dérober par la fuite.
Voulant de ſa maiſon conſerver la ſplendeur,
Il pretend que je ſois l'appuy de ſa grandeur,
Et pour m'aſſujettir aux loix de l'hymenée,
D'un illuſtre party tient mon ame enchainée.
Sans craindre le naufrage il m'expoſe au danger,
Et trouve du plaiſir à me voir ſubmerger.
Ce n'eſt pas qu'à l'amour il ne ſoit tres ſenſible,
Mais plutôt c'eſt l'amour qui le rend inflexible.
S'il m'aymoit un peu moins j'aurois la liberté
De donner à Dieu ſeul toute ma volonté.

Etant de la maiſon l'heritier legitime ;
Il croit que je ne puis l'abandonner ſans crime.
Il m'aime comme unique, il m'aime comme enfant,
Il croit revivre en moy s'il me voit triomphant.
Mais je voy par l'amour que j'ay de la retraite ,
Que ſon affection n'eſt pas aſſez diſcrete.
Son jugement ſe trompe, & ſon cœur eſt deçû
De refuſer à Dieu ce qu'il en a reçû.
Dieu ſeul qui m'a fait naître a droit de me reprendre,
Quelque droit qu'ait mon Pere, il n'y peut rien pre-
t je ne puis ſans crime engager mon amour, [tendre.
Qu'à cet objet divin qui m'a donné le jour.
Outre que le renom de vôtre ſainte vie ,
Allume dans mon ame une ſecrette envie ,
De ſe joindre aux plaiſirs dont les gouſts innocens,
Vous font abandonner les delices des ſens.
Je viens à ce deſſein vous découvrir ma flame,
Et vous rendre témoin du beau feu qui m'enflame.
Je veux dés ce moment vivre pour JESUS-CHRIST,
Et mourant à la chair ſuivre le ſaint Eſprit.
Venerable Prelat , illuſtre Solitaire
Voila de mon deſſein la cauſe ſalutaire ,

Si d'un ſi beau deſir vous m'accordez l'effet,
J'eſpere que vous méme en ſerez ſatisfait.
L'Abbé la reçoit avec civilité & témoignage de joye. Le ſaint Abbé ſurpris d'une vertu ſi belle,
Luy fit au méme inſtant un accueil digne d'elle.
O mon Fils, luy dit-il, que c'eſt bien à propos,
Qu'en ce ſejour de paix vous cherchez du repos.
Le monde nous ſeduit, & ce qu'il nous preſente
N'eſt que l'objet trompeur d'une joye apparente.
Venez à la bon-heure, & dans ce doux ſejour,
Goûtez paiſiblement les plaiſirs de l'amour.
Une choſe pourtant tient mon ame interdite,
De voir le grand deſſein où le Ciel vous invite.
Dans un âge ſi tendre un deſir ſi puiſſant,
Un cœur ſi genereux dans un corps languiſſant.
Mon Pere, dit Smaragde, à des ames bien nées
La vertu n'attend point le nombre des années.
Dieu qui peut m'apeller aura bien le pouvoir
D'obliger ma foibleſſe à faire ſon devoir.
Ce genereux diſcours, luy dit le Solitaire, [faire.
Montre aſſez que c'eſt Dieu qui conduit cette af-
Puiſque le Ciel le veut, il luy faut obeir,
Differer plus long-temps ce ſeroit vous trahir.

CHAPITRE IV.

Smaragde eſt mis par l'Abbé ſous la conduite d'un venerable vieillard nommé Agape ou Agapit, & reçoit commandement de vivre reclus.

C'eſt le nom qu'avoit pris Euphroſine déguiſée.

Smaragde eſt mis ſous la direction du vieillard Agape.

Belles qualitez d'Agape.

SMaragde joüiſſant du fruit de ſa pourſuite,
Un illuſtre vieillard en reçoit la conduite,
Qui par le long eſſay des plus nobles vertus,
Tenoit avec honneur les vices abatus.
Agape étoit le nom de ce grand Solitaire,
Dont le rare merite, & la vie exemplaire
Elevoient la vertu dans un éclat ſi beau,
Qu'il en étoit luy-même un illuſtre tableau.
Comme aux ordres du Ciel il étoit inflexible,
Les mortelles beautés le trouvoient inſenſible.
Et quoyqu'un bel objet tint ſon œil attaché,
Jamais ſon chaſte cœur n'en demeura taché.
Cette haute vertu dans un homme ſi ſage,
Ne pouvoit enfanter qu'un excellent ouvrage.
Et comme de ſes ſoins Smaragde étoit l'objet,
Smaragde étoit ravi de s'y rendre ſujet.

En toute occaſion il luy faiſoit paraître,
Qu'il n'avoit autre loy que celle de ſon Maître.
A peine le vieillard luy parloit d'obeir,
Qu'il étoit plutôt preſt de faire que d'oüir.
De ces nobles progrés le futur avantage
Attire du demon & la haine, & la rage.
Le demon ne peut ſouffrir d'être vaincu par Euphroſine.
Satan ne peut ſouffrir de ſe voir renverſé,
Par le bras de celuy qu'il croyoit terraſſé.
Smaragde déguiſé reproche à ſa memoire
Que déja ſa vertu le couronne de gloire,
Et que s'il l'a pû vaincre en un corps delicat,
Il en peut triompher ayant changé d'état.
Un ſi ſenſible affront anime ſon courage,
Il s'arme de fureur, il redouble ſa rage.
Et voulant à ſes pieds abatre ſon vainqueur,
Il tâche vainement d'en ſeduire le cœur.
Il la tente & tâche de la ſeduire par des raiſons apparentes.
Mille Fantômes vains occupent ſa penſée,
La preſence de Dieu ſemble en être effacée.
Elle croit que par elle un Pere abandonné,
Eſt un mal qui jamais ne ſera pardonné.
Tantôt de ſon amant elle forme l'idée,
Et déja ſa raiſon ſemble perſuadée,

Que de ſe dérober au lien conjugal,
Eſt pour elle un forfait qui n'a pas ſon égal.
Qu'elle doit rendre à Dieu conte de ſes richeſſes,
Etant hors du pouvoir d'en faire des largeſſes.
Que les pauvres privez du fruit de ſes bien-faits,
L'accuſeront un jour de ne les avoir faits.
Que les auſteritez de ces grands Solitaires,
Ne ſont qu'à leurs pareiles des œuvres ſalutaires.
Qu'ils ne portent le nom d'illuſtres penitens,
Que pour avoir commis des crimes éclatans.
Mais qu'elle ayant toujours conſervé l'innocence,
C'étoit temerité de faire penitence.
Que c'eſt d'un haut orgueil l'ambitieux effet,
De venger ſur ſon corps le mal qu'on n'a pas fait.
Qu'il étoit indecent de vivre déguiſée,
Que c'étoit le conſeil d'une mal-aviſée.
Qu'elle pouvoit tomber, & perdre en un moment
Ce qu'elle peut donner ſans crainte à ſon amant.
Que de tous les pechez les hommes ſont capables,
Que ſouvent les plus ſaints ſont les plus grands cou-
Et quoyque d'un chacun elle ſçût la vertu, [pables.
Quelqu'un en la voyant pouvoit être abatu.

Mais parmi ces aſſauts Euphroſine conſtante
Triomphe du demon, & trompe ſon attente.
Smaragde illuminé découvre ſes deſſeins,
Et rend tous ſes efforts inutiles & vains.
Ce ſuperbe vaincu voyant que l'artifice
Ne peut de ſon vainqueur ravir le ſacrifice,
Il attaque l'eſprit de ces ſaints Penitens,
Et pour armes il prend ces charmes éclatans.
Il tâche d'allumer dans le fond de leur ame,
Les ſecrettes ardeurs d'un feu qui les enflame.
Ils en ont du chagrin, & ne peuvent ſouffrir,
Qu'un bel œil à leurs yeux oſe, ou vienne s'offrir.
Et quoyqu'un chacun d'eux exprés ne la regarde,
Souvent ils ſont forcez de la voir par m'égarde.
Car elle étoit ſi belle, & ſi pleine d'apas,
Que ſes auſteritez ne la terniſſoient pas.
Ainſi cette beauté de Dieu même choiſie,
De ces ſaints Penitens tenoit l'ame ſaiſie.
Et bien que l'amour ſaint ſoûtenoit leur vertu,
Chacun craignoit toujours de ſe voir abatu.
La crainte du peril fait courir au remede,
On conſulte l'Abbé pour implorer ſon aide.

Elle reſiſte à la tentation.

Le demon enflame les cœurs des Religieux de l'amour d'Euphroſine.

On découvre le mal que l'on tenoit caché,
Et la peur que l'on a de commettre un peché.
En expoſant le trouble, on découvre la cauſe,
Et le chaſte ſujet des plaintes qu'on expoſe.
Si Smaragde, dit-on, avoit moins de beauté,
Mon Pere, vos enfants ſeroient en ſeureté
A peine le vieillard eût écouté la plainte
De ces eſprits flotans qu'il en chaſſe la crainte.
Il rappelle le calme, & de leurs cœurs troublez
Il diſſipe l'erreur qui les tient accablez.
Il force l'ennemi qui cauſe ces alarmes,
D'avoüer ſa foibleſſe, & de rendre les armes,
D'accorder au vainqueur le ſuccés du combat,
Et de ſouffrir les coups de la main qui l'abat.
Le vieillard cependant conſulte la prudence,
Et du foible party prend en main la defenſe.
Il conſerve Smaragde, & fait que ſes enfans
Du demon abatu deviennent triomphans.
Il oblige le bras qui forme la tempête,
D'en combatre l'auteur, & luy briſer la tête.
Il fait venir Smaragde, & luy dit en ſecret :
Mon Frere, ce diſcours veut un homme diſcret.

Les Religieux découvrent leur tentation au S. Abbé.

Qui les conſole & les appaiſe.

L'Abbé fait venir Smaragde & luy commande de vivre reclus.

Ne ſoyez pas ſurpris de ce que je vais dire,
Vous devez vous ſoumettre, & ne pas contredire.
Puiſque pour plaire à Dieu vous venez obeïr,
Je m'en vais donc parler, & vous m'allez ouyr.
Encor que l'ornement qui fait un beau viſage,
De la beauté du Ciel ſoit une vive image, [traits,
Et que les plus beaux corps ſoient des nobles por-
Qui des beautez de Dieu découvrent les attraits:
Toutesfois ce rayon de la beauté divine,
Eſt de pluſieurs forfaits bien ſouvent l'origine.
Son charme eſt ſi puiſſant que ſouvent les mortels,
Aux mortelles beautez erigent des autels.
Un viſage agreable, une beauté parfaite,
Deſarme les vainqueurs, & cauſe leur defaite.
C'eſt aſſez d'étre beau pour triomfer des cœurs,
Et c'eſt à la beauté de faire des vainqueurs.
Vous penetrez déja peut-étre ma penſée,
Déja vôtre pudeur en peut étre offenſée.
Et vous croyez peut-étre entendant ce diſcours,
Qu'on ſoupçonne déja quelques folles amours.
Mon fils, vôtre ſoupçon trouve une juſte cauſe,
Vôtre œil, & vôtre teint plus vermeil que la roſe,

La beauté dont le Ciel orne vôtre pudeur,
Allume le braſier d'une impudique ardeur.
J'apprens par le rapport des jeunes Solitaires,
Qu'ils ſouffrent les combats des feux hereditaires.
Que ce braſier s'allume en voyant vos attraits,
Et que vôtre beauté leur décoche ces traits.
C'eſt volontairement s'expoſer au naufrage,
De ne pas retrancher la cauſe de l'orage.
Et qu'oy qu'en leur faveur le Ciel ait combatu,
Chacun d'eux neanmoins craint d'en étre abatu.
Le prix de ce combat s'emporte par la fuite,
Qui flate l'ennemi s'expoſe à ſa pourſuite.
Puiſque de vos beautez les attraits innocens
Portent dedans leurs cœurs des charmes ſi puiſſans,
Souffrez pour quelque tems de vivre Solitaire,
En un lieu ſeparé de nôtre Monaſtere,
Pour vos neceſſitez laiſſez m'en tous les ſoins,
Mes liberalitez previendront vos beſoins.
Goûtez paiſiblement, & ſans inquietude
Les plaiſirs innocens de vôtre ſolitude.
Evitez des mortels l'inutile entretien,
Apprenez que Dieu ſeul eſt l'appuy du chrétien.

Ecoutez les conſeils de celuy qui vous guide,
Suivez le droit ſentier de la vertu ſolide;
Et ſachez que celuy qui peut bien commencer,
A trouvé le moyen de beaucoup avancer.
Smaragde à ces propos repond qu'il eſt fragile,
Que ſon corps eſt de terre, & ſa beauté d'argile,
Que de tous les mortels il eſt le moins parfait,
Que rien n'eſt icy beau que le bien qu'on y fait.
Mais que ſi la beauté qui brille en ſon viſage,
Eſt à ces chaſtes cœurs un ſujet de naufrage,
Il ſouffre qu'on l'expoſe au milieu du danger,
Qu'il eſt preſt de perir pour les en dégager.

Humilité d'Euphroſine.

Faut-il ô fragile beauté,
Diſoit cét illuſtre novice,
Qu'où triomphe la pureté,
Tu luy formes un precipice?
Faut-il que mes traits languiſſans
Portent dans ces cœurs innocens,
L'amour ou l'atteinte des crimes?
Puis-je ſans ſouffrir le trêpas
Dérober à Dieu des victimes,
Que tout autre que moy ne luy raviroit-pas?

Le mepris qu'elle fait de ſa beauté.

Allons dans ce lieu retiré,
Courrons à cette ſolitude,
Où déja le cœur épuré
Poſſede la beatitude.
Antres, forets, monts, & rochers,
Que vous m'étes devenus chers,
Que vous me comblez de delices!
Je vous nomme mon Paradis,
Puiſque c'eſt par vous que les vices,
Sont aux cœurs des humains pour jamais interdis.

Sa genereuſe reſolution pour la ſolitude.

Smaragde au même inſtant tout comblé d'alegreſſe·
Entre dans ce deſert ſans craindre ſa foibleſſe.
Comme Dieu ſeul étoit l'objet de ſon amour,
Dieu ſeul étoit ſa joye en ce triſte ſejour.
Plus il eſt inconnu, plus il a de lumieres,
Il redouble ſes vœux, prolonge ſes prieres.
Dans ſes auſteritez plus il a de rigueur,
Plus il ſent de ſon corps renaître la vigueur.

CHAPITRE V.

Pafnuce pleure inconſolablement la retraitte d'Euphroſine, & la fait fort ſoigneuſement chercher.

Pafnuce s'afflige de l'eloignemẽt d'Euphroſine.

PAfnuce cepandant ſe repand tout en larmes,
Et l'amour d'Euphroſine à pour luy tant de charmes,
Qu'il croit en la perdant perdre tous ſes plaiſirs,
Et que rien ne peut plus contenter ſes deſirs.
La douleur de ſon cœur paroit ſur ſon viſage,
A peine ſa vertu r'appelle ſon courage.
Le triſte ſouvenir d'un objet ſi charmant,
Fait croire à ſon eſprit que c'eſt ſon œil qui ment.
Sa raiſon languiſſante en eſt perſuadée,
Cent fois en un moment il en forme l'idée.
Il appelle Euphroſine, & ne peut conſentir,
Que la nature en elle ait pû ſe dementir.
Mais voyant que l'effet a trahi ſa penſée,
D'un excez de douleur ſon ame eſt oppreſſée.

Il s'informe de l'heure de ſa ſortie.

Il s'informe du tems, de l'heure, & du moment,
Qu'elle a de ſon Palais quitté l'appartement.

Il apprend que le ſoir contre toute apparence,
Elle a ſecretement dérobé ſa preſence.
Qu'on ne ſçait pas le lieu qui cache ſon ſecret,
Que c'eſt peut-étre un coup de ſon zele diſcret.
Ou qu'un amant preſſé de l'ardeur qui l'anime,
A pû ſecretement enlever ſa victime.
Pafnuce à ces propos ſenſiblement touché,
Croit que l'époux futur tient ce treſor caché.
Il luy fait expoſer la cauſe de ſa peine,
Et qu'un coup ſi hardy meriteroit ſa haine.
L'époux à cet avis s'emporte à la douleur,
Souffrant de deux côtez les coups de ſon malheur.
Il pleure un bel objet que ſon amour eſpere,
Il craint de meriter la haine de ſon Pere.
Il vient trouver Pafnuce, & fait voir ſans parler
Que déja ſon amour ne peut diſſimuler.
Monſieur, luy dit Pafnuce, effacez-moy le doute,
Qui depuis ce matin met mon ame en deroute.
Eſt-ce de vôtre amour l'effet injurieux,
Qui pretend dérober Euphroſine à mes yeux?
Seigneur, répond l'époux, ſi l'objet de ma flame
De ſes jours precieux a vû couper la trame,

Il croit legerement que ſon amant la enlevée, & luy en fait dõner avis.

L'Epoux futur s'excu-

Apprenez que le bras qui la miſe au tombeau,
Doit auſſi de ma vie éteindre le flambeau.
Quoy vous ne pouvez pas, répond le triſte Pere,
Me rendre jouyſſant du bonheur que j'eſpere?
Je ſouffre, dit l'époux un excez de douleur,
Qui m'ôte le pouvoir d'exprimer mon malheur.
Quoy cet objet charmant pour qui mon cœur ſoû-
Cette chaſte beauté que mon ame deſire, [pire,
Euphroſine n'eſt plus? depuis hier ſur le ſoir,
Dit le Pere affligé, nous ceſſons de la voir.
Mais ce qui me ſurprend, & tout ce qui m'afflige,
C'eſt que de ſa ſortie on n'a point de veſtige.
J'accordois à l'amour une legereté
Qui ſeroit dans tout autre une temerité.
Quoy donc ô juſte Ciel mon mal eſt ſans remede
Plus je ſuis affligé plus le mal me poſſede.

Se & temoigne ſa douleur.

Objet delicieux,
Lumiere de mes yeux,
O ma chere Euphroſine:
Fille de mon amour,
Qui t'a ravi le jour
Et cauſé ma ruine?

Tranſports de Paſnuce.

Tu

Tu vivois dans l'honneur,
Et j'avois le bon-heur,
Prenant le nom de Pere,
De voir comme en extrait
Le fidelle portrait
Des vertus de ta mere.

Mais pour quelle raiſon,
Quites-tu la maiſon
Qui t'a donné la vie?
Pourquoy m'empêches-tu
De voir une vertu,
Dont mon ame eſt ravie?

Tu prives ton amant
Du doux contentement
De te rendre ſervice:
Un changement ſi promt,
Luy fait rougir le front,
Et le met au ſupplice.

Ce miracle d'amour,
Qui t'a donné le jour,
Ta vertueuſe mere,
En ſouffrant le trêpas,
Me combloit icy bas
D'un excez de miſere.

En voyant ta vertu,
De mon cœur abatu
Je ſoulageois la peine:
Mais avant que mourir,
Je ſens le déplaiſir
De te voir inhumaine.

Sans cette trahiſon,
De toute ma maiſon
Je te donnois l'Empire:
Mais quoy, celle icy bas
Qui ſoûtenoit mon bras,
Me donne le martyre.

Dans l'état ou je ſuis,
Le tems qui des ennuys
Soulage la triſteſſe,
N'aura que le pouvoir
De mettre au deſeſpoir
Ma caduque vieilleſſe.

Ciel qui vois ma douleur,
Et qui ſçais le malheur,
Dont je ſouffre l'atteinte,
Donne moy le plaiſir
De rendre à mon deſir
Le ſujet de ma plainte.

L'époux à ces tranſports joignoit mille ſoupirs,
Qui d'un objet aimé témoignoient les deſirs.
L'un & l'autre baignoit le pavé de ſes larmes,
L'un & l'autre pleuroit un objet plein de charmes.
Le bruit de leur diſgrace eſt par tout répandu,
Chacun pleure avec eux le bien qu'ils ont perdu.
Mais enfin la raiſon écarte la triſteſſe,
La force de l'eſprit ſurmonte la foibleſſe.

On conſeille à Pafnuce en ce coup de malheur,
Pafnuce eſt cõſeillé de faire chercher Euphroſine. De ne point s'accabler d'un excez de douleur.
Envoyez, luy dit-on, par toute la contrée,
Découvrir ſi quelqu'un ne l'a point rencontrée.
Preſſez cette recherche, & ſoyez diligent,
On éprouve le ſort quelquesfois obligeant.
Pafnuce à cet avis enfin ſe determine
Il ſuit ce conſeil ſans effet. D'envoyer ſur les pas de la vierge Euphroſine.
Il n'eſt point de cité qui n'en ait des portraits,
La Lybie, & l'Egypte en admirent les traits.
On occupe les Ports, les Villes ſont gardées,
Et des chemins paſſants les routes poſſedées.
Il n'eſt point de deſert qui ne ſoit viſité,
Point de lieu ſi ſecret qui ne ſoit éventé.
Mais de quelques efforts dont le monde s'anime,
Dieu malgré tous ces ſoins conſerve ſa victime.
Cét Epoux immortel qui l'a priſe en ſa main,
Se plait de la cacher à tout effort humain.
C'eſt en vain que l'on cherche une fille perduë,
Pafnuce en vain pretent qu'elle luy ſoit renduë.
Son ame de nouveau s'emporte à la douleur,
Se voyant ſans ſecours au point de ſon malheur.

Chaque moment du jour luy ſemble une journée,
Il croit que chaque jour ait le cours d'une année.
Son ſuperbe Palais eſt un ſejour de dueil,
Qui luy forme ſouvent l'image du cercueil.
Si-tôt que d'Euphroſine il ſe forme l'idée,
De l'amour du Tombeau ſon ame eſt poſſedée.
Il veut mourir pour elle, & ne le pouvant pas,
Du moins il veut comme elle éprouver le trepas.

CHAPITRE VI.

Pafnuce viſite le ſaint Abbé qui avoit obtenu Euphroſine par ſes prieres, luy expoſe le ſujet de ſon affliction, & le prie de joindre ſes prieres à celles de ſes Religieux pour en apprendre du Ciel quelques nouvelles.

MAis le Ciel qui ſoûtient les ames affligées
Quand des mortels objets elles ſont dégagées,
Porte à ce triſte Pere un ſecret mouvement,
Qui luy fait eſperer quelque ſoulagement.
Je croy que ce vieillard, dit-il en ſa penſée,
Dont jadis la vertu fut du Ciel exaucée,
Et de qui la priere a mis dans ma maiſon
Celle de qui mon cœur ſouffre la trahiſon,

Pafnuce eſt inſpiré d'aller voir le S. Abbé qui avoit obtenu Euphroſine par ſes prieres.

Apprenant de mon ſort la rigueur inhumaine,
Peut rendre à mes deſirs celle qui fait ma peine.
Si tôt que cet eſpoir eût flatté ſa douleur,
Il fut au Saint vieillard expoſer ſon malheur.
Il luy expoſe ſon affliction. Venerable Vieillard, luy dit-il, tout en larmes,
Je viens forcer le Ciel par l'effort de vos armes.
Le Ciel qui m'a ravi ce qu'il m'avoit donné,
De vous encore un coup veut être importuné.
Un malheur m'a ravi le fruit de vos prieres,
Je viens pour le trouver employer vos lumieres.
Euphroſine n'eſt plus, & déja ma maiſon
D'un deſtin ennemi ſouffre la trahiſon.
Mais quelque ſoit la main qui me l'ait oſé prendre,
Qui l'a pû meriter pourra bien me la rendre.
Si vous avez encor pour moy quelque amitié,
Ayez de vôtre ami du moins quelque pitié.
Je meurs ſi deſormais cet objet plein de charmes,
M'oblige plus long-tems de répandre des larmes.
Euphroſine ravie eſt le triſte ſujet,
Le ſaint Abbé prend part à ſa douleur. Qui fait de ma douleur le malheureux objet.
Le Vieillard à ces mots eſt preſque ſans parole,
A peine ſa vertu luy-même le conſole.

Il devient ſi ſenſible au trouble d'un ami,
Qu'il ne parle qu'à peine, & que comme à demi.
Pour flatter, luy dit-il, Seigneur, vôtre triſteſſe,
Ma voix, & mes raiſons auroient trop de foibleſſe.
Je ſouffre avec excez en vous voyant ſouffrir,
Et ne puis preſque vivre en vous voyant mourir.
Le Ciel qui de vos pleurs a fait naître la cauſe,
Peut vaincre le peril où ſa main vous expoſe.
Il nous faut par priere & par des vœux ſecrets,
Le forcer de ſe rendre à vos juſtes regrets.
A peine il a parlé, que ſon ame troublée
Fait de tous ſes enfans une illuſtre aſſemblée.
Mes Freres, leur dit-il, ce Seigneur vertueux
Souffre d'un triſte ſort les coups impetueux.
Vous ſçavez les vertus dont ſon ame eſt ornée,
Et qu'Euphroſine étoit une fille bien née.
Euphroſine n'eſt plus, un triſte evenement
Dérobe à ſon amour ce qu'il a de charmant.
Joignons en ſa faveur l'effort de nos prieres,
Rendons nous envers Dieu dignes de ſes lumieres.
Peut-être que du Ciel le ſecours tout puiſſant,
Nous pourra découvrir ce treſor innocent.

Fait aſſembler ſes Religieux & leur expoſe la diſgrace de Paſnuce.

Les exhorte à la priere pour ce ſujet.

Si tôt que le vieillard eût gardé le ſilence,
A ſon corps innocent chacun fait violence.
On joint les vœux ſecrets aux longues oraiſons,
Dieu ſemble étre forcé par leurs juſtes raiſons.
Mais pourtant c'eſt en vain qu'ils répandent des lar-
Euphroſine combat par de plus fortes armes. [mes,

Leur Priere eſt ſans effet.

Auſſi-tôt qu'elle apprend qu'on livre le combat,
Elle fait ſuccomber l'ennemi qui la bat.

Euphroſine les ſurmonte dans ce pieux cõbat.

Elle ſouffre l'aſſaut, & gaigne la victoire,
Et d'avoir triomphé ſeule emporte la gloire.
Elle preſente au Ciel ſes deſirs innocens
Et rend du ſaint Abbé tous les vœux impuiſſans.
En vain il ſe promet un ſuccez favorable,
Le Ciel à ſes deſirs devient inexorable.
Et ſes pieux enfans demeurent convaincus,
Que par un bras plus fort ils ont été vaincus.
L'Abbé reconnoiſſant que la grace divine,
Combat viſiblement en faveur d'Euphroſine,
Que de tant de vaincus elle a pû triompher,
Et que le Ciel pour eux ſembloit être de fer,
Fait appeller Pafnuce, & luy fait reconnaître,
Que de ſes volontez Dieu doit être le maître.

C'eſt,

C'eſt, dit-il, maintenant, mon Fils, que vôtre cœur
Doit ſouffrir que le Ciel s'en rende le vainqueur.
Les jugemens de Dieu qui nous ſemblent ſeveres,
Doivent à nos eſprits paſſer pour des myſteres.
Ils ſont juſtes & ſaints, quoy qu'ils nous ſoiẽt cachez,
Dieu par l'affliction efface nos pechez.
Tandis que nous avons la fortune proſpere,
Il nous eſt fort aiſé d'aimer Dieu comme Pere.
Mais ſouffrir les revers avec égalité,
C'eſt faire un noble aveu de ſa fidelité.
Par un ordre ſecret de la bonté divine,
Nous n'avons rien connu de l'état d'Euphroſine.
Mais Dieu ne l'a cachée à nos foibles eſpris,
Qu'afin qu'en ce combat vous emportiez le prix.
Dans l'état affligeant où vôtre ame eſt reduite,
Il veut que vos reſpects adorent ſa conduite.
C'eſt dans l'adverſité qu'on connoît le chrétien,
Elle eſt de ſa vertu le fidelle ſoûtien.
Si Dieu d'un bel objet nous cache la retraite,
C'eſt qu'il veut avoir ſeul une beauté ſecrete.
Monſieur vivez ſans crainte, & poſſedez la paix,
Et croyez que le Ciel remplira vos ſouhais.

L'Abbé diſpoſe l'eſprit de Paſnuce à ſe ſoûmettre à la volonté de Dieu.

Raiſons pourquoy Dieu ne leur decouvre pas l'état d'Euphroſine.

Ce diſcours animé de force & de ſageſſe,
De ce Pere affligé diſſipe la triſteſſe.
Pafnuce en eſt ſurpris, & flatant ſa douleur,
Fait voir de ſa vertu le prix, & la valeur.

Acte de ſoumiſſion de Pafnuce.

Seigneur, dit-il, vous étes juſte,
Tous vos deſſeins ſont innocens,
Je me ſoumets, & je conſens
A l'ordre d'une loy qui n'a rien que d'auguſte.
Je confeſſe que ma douleur
N'eſt point l'effet de mon malheur,
Mais un ordre ſecret de vôtre providence:
Il eſt juſte que les humains,
Vivent ſous vôtre obeïſſance,
Puiſqu'ils ont tout reçû de vos divines mains.

Apres que le Soleil eût percé ce nuage,
Et la grace du Ciel animé ſon courage.
Il ceſſa d'habiter cette maiſon de paix,
Et reprit le chemin de ſon triſte Palais.

CHAPITRE VII.

Le tems ne pouvant effacer en Paſnuce la memoire de ſa diſgrace, il retourne chercher ſa conſolation au ſaint Abbé qui le fait parler à Euphroſine ſans la connoître, & en eſt conſolé.

DEja de ſa douleur la memoire paſſée:
Revient à ſon eſprit, & trouble ſa penſée.
A peine il eſt rentré dans ce triſte ſejour,
Qu'il prefere Euphroſine à la beauté du jour.
Cent fois dans ſon Palais il s'en forme l'image,
Qui choque ſa conſtance, & redouble l'orage.
Dieu ſouffre de nouveau qu'il en ſoit combatu,
Pour faire dans les deux triompher la vertu.
La Ville n'eſt pour luy qu'un ſejour de triſteſſe,
Il ſouffre en ſon Palais un regret qui l'oppreſſe.
Il cherche du repos, & ne le trouve pas,
Il croit ſouffrir vivant la rigueur du trêpas.
Dieu qui d'un courtiſan veut faire un Solitaire,
Ne luy promet la paix que dans un Monaſtere.
Son cœur ſollicité par ce ſaint mouvement,
Eſpere en ce ſejour quelque ſoulagement.

Paſnuce ſent une nouvelle douleur de la perte d'Euphroſine.

La douleur dont ſon ame eſt déja poſſedée,
Du repos ſouhaité luy propoſe l'idée.
Il croit qu'un Monaſtere où regne la vertu,
Peut bien flater l'ennuy qui le tient abatu.
Il va de nouveau trouver l'Abbé pour en étre cõſolé.
Il va trouver l'Abbé, luy propoſe ſa plainte,
Et de ſon déplaiſir luy découvre l'atteinte.
Mon Pere, luy dit-il, je ſouffre en ma maiſon,
Ce que les criminels ſouffrent dans la priſon.
Quand je vous eû quité je penſois que le calme,
Apres tant de combats, me donneroit la palme.
Et j'avois commencé de croire ma douleur,
Une faveur du Ciel, & non pas un malheur.
Mais lors qu'en mon Palais mon ame prend l'idée
De cet objet charmant dont elle eſt poſſedée:
A peine ma conſtance a-t'elle la vigueur
De vaincre de mon mal la cruelle rigueur.
Il ſemble que le Ciel s'allie avec la terre,
Pour me livrer l'aſſaut, & me faire la guerre.
Dieu qui de ma douleur peut arêter le cours,
Apres tant d'oraiſons me laiſſe ſans ſecours.
Le pitoyable état où mon ame eſt reduite,
Aveugle ma raiſon, & m'ôte la conduite.

Si donc vôtre conſeil a pû me ſecourir,
Empéchez-moy, mon Pere, encore de mourir.
A ces triſtes propos l'Abbé verſe des larmes,
Et ſouffre la rigueur de ſemblables alarmes.
Son cœur en eſt touché, mais il eſt impuiſſant
D'exprimer de parole un deſir languiſſant.
Seigneur, le déplaiſir dont vous formez la plainte,
Me tient également, luy dit-il, dans la crainte.
Quand le mal eſt extreme, & paſſe dans l'excez,
Un ſecours languiſſant fait douter du ſuccez.
Je me trouve impuiſſant à vous rendre le calme,
Il faut d'un'autre main vous promettre la palme.
Le déplaiſir ſecret qui vous tient alarmé,
M'eſt commun avec vous pour vous avoir aimé.
Je ſçay dans ce deſert un de nos Solitaires,
Qui pourra vous donner des conſeils ſalutaires.
La grace opere en luy de ſi divins effets,
Qu'il ſurpaſſe en vertu déja les plus parfaits.
Comme de ſon amour Dieu poſſede l'Empire,
Il eſt le ſeul objet pour qui ſon cœur ſoupire.
Et c'eſt ce feu ſacré qui nourrit les ardeurs,
Qui luy font mépriſer les premieres grandeurs.

Le ſaint Abbé eſt touché de ſon affliction.

Il luy donne cõnoiſſance de Smaragde, qui eſt Euphroſine.

Vous apprendrez de luy que les grans avantages
Ne ſont pour les mortels que de grans eſclavages.
Que la proſperité s'oppoſe à la vertu,
Et qu'on ne peut l'aimer ſans en étre abatu.
Mon Pere, dit Pafnuce, oſe-je ſans obſtacles
D'un homme ſi divin entendre les oracles?
Agape ſeul témoin de tout le bien qu'il fait,
Vous rendra, dit l'Abbé pleinement ſatisfait.

Pafnuce deſire la voir.

Pafnuce ſe promet qu'une ame ſi divine
N'ignore point l'état de ſa chere Euphroſine.
Il permet au plaiſir de chaſſer la douleur,
Et ſe promet de voir la fin de ſon malheur.

Il la va trouuer & luy parle.

Il va trouver Smaragde, & dans ſa ſolitude
Luy conte le ſujet de ſon inquietude.
Illuſtre Penitent, luy dit-il, c'eſt icy
Que mon cœur ſe promet de ſe voir éclaircy.
Le deſtin m'a ravi l'honneur de ma famille,
Un funeſte accident m'a dérobé ma fille.
La plus chaſte beauté qu'ait jamais vû le jour,
De tous les beaux objets le plus digne d'amour,
Qui devoit de mon bras ſoûtenir la foibleſſe,
Et faire un jour l'appuy de ma triſte vieilleſſe.

Cét auguſte treſor que j'ay reçû des cieux,
Ceſſe depuis long-tems de paroître à mes yeux.
Je ſollicite en vain le merite des freres,
Le Ciel inexorable eſt ſourd à leurs prieres.
C'eſt de vous maintenant que j'attens du ſecours.
C'eſt vous qui de mon mal ferez ceſſer le cours.
Euphroſine à ces mots anime ſa conſtance,
Et du ſecours celeſte implore l'aſſiſtance,
Connoiſſant que ſon bras ne peut être aſſez fort,
Pour ſoûtenir les coups d'un ſi ſenſible effort.
Les larmes de ſes yeux trahiſſent ſa foibleſſe,
Elle ne peut cacher la douleur qui la bleſſe.
Et quoy que ſa ferveur n'y veuille conſentir,
Toutesfois la nature a peine de mentir.
Car voyant que Pafnuce eſt tranſporté pour elle,
Elle a peine à combatre une flame ſi belle.
Et quoy que ſon amour paroiſſe déguiſé,
Elle craint qu'il ne ſoit par luy même accuſé.
Elle voit de ſes yeux un Pere qui ſoûpire,
Et ſçait que ſon abſence a cauſé ſon martyre.
Elle ſçait que l'amour aſſez ingenieux
Peut trahir ſon ſecret d'un regard de ſes yeux.

Euphroſine, autrement Smaragde s'arme de l'Oraiſon pour ſoûtenir la preſence de ſon Pere.

Elle ne peut le voir ſans craindre ſa foibleſſe,
Ny l'entendre parler que l'amour ne la bleſſe.
Mais Dieu qui la ſoûtient, & l'expoſe au combat,
Permet qu'elle triomphe, & que rien ne l'abat.
Pafnuce mille fois l'avoit enviſagée,
Mais ſon viſage pâle, & ſa couleur changée,
Ayant de ſa beauté déguiſé les attraits,
L'amour fut impuiſſant d'en découvrir les traits.
Ainſi cette heroine entre dans la carriere,
Où ſon ame d'abord s'arme de la priere,
Et ſi tôt que le Ciel a ſoutenu ſon bras,
Elle parle à celuy qui ne la connoît pas.

Smaragde cõſole Pafnuce.

Vôtre mal, luy dit-elle, a beſoin de conſtance,
Le Royaume du Ciel veut ſouffrir violence,
Souffrir en murmurant ce n'eſt pas triompher,
C'eſt d'un victorieux les lauriers étoufer.
Si le Ciel vous ravit l'objet de vos delices,
C'eſt qu'il attend de vous d'illuſtres ſacrifices.
Aimer plus un enfant que Dieu qui l'a donné,
C'eſt l'effet d'un amour qui n'eſt pas ordonné.
La ſouffrance icy-bas éprouve un cœur fidelle,
Il n'eſt point de vertu qui ne le ſoit par elle.

Il faut pour meriter la gloire du chrêtien,
De la grace du Ciel emprunter le ſoûtien,
La douleur de Pafnuce étoit trop violente,
Il a pour la ſouffrir l'ame trop languiſſante.
De ſa chere Euphroſine il a le cœur touché,
Et d'un ſi bel objet n'eſt pas bien détaché.
Il fait voir ſur ſon front un excez de triſteſſe,
Et déja ſes ſoupirs découvrent ſa foibleſſe.
Il ne peut conſentir à ſouffrir le combat,
Qu'en recevant l'objet dont la perte l'abat.
Smaragde combatu redouble ſon courage,
De peur de ſuccomber luy-même ſous l'orage.
Quoy, luy dit-il, Seigneur, voulez-vous conſentir,
A ſouffrir le regret d'un juſte repentir ?
Si le Ciel vous ravit l'appuy d'une famille,
Si quelqu'un par ſon ordre enleve vôtre fille:
Recevez cette loy comme un ſigne aſſuré
Qu'il veut que vôtre cœur en devienne épuré.
Dieu cherche en ſes élus une vertu ſoumiſe,
Et veut-étre obei ſans ſouffrir de remiſe.
Si donc vous aſpirez au rang de ſes amis,
Vous devez à ſes loix vous rendre plus ſoûmis.

Pafnuce n'eſt pas encore touché des raiſons de Smaragde.

Qui redouble & fortifie ſes raiſons.

Seigneur ſi j'oſe icy vous dire ma penſée,
D'un mouvement divin Euprhoſine eſt pouſſée.
Pour mourir à ſoy-même, & vivre à Jeſus-Chriſt,
Elle a ſuivi l'attrait de ſon divin eſprit,
Si Dieu dans vôtre cœur ſe donne quelque empire,
Pourquoy deſavoüer ce que l'amour inſpire?
Elle aime en vous celuy qui luy donne le jour,
Elle aime en Dieu celuy qui ravit ſon amour.
Jugez ce que vaut l'homme, & ce que Dieu merite,
Craignez que ſon courroux à la fin ne s'irrite,
Et qu'outre un bel objet pour qui vous ſoûpirez,
Vous ne perdiez encor ce que vous eſperez.
Croyez-vous que le Ciel ſoit forcé par vos larmes,
De vous rendre un objet dont il aime les charmes?
En vain dans les regrets vôtre âge aura blanchi,
Par vos ſoumiſſions Dieu veut étre fléchi.
Job, dont les livres Saints vantent tant la ſouffrance,
Ne s'eſt rendu parfait que par la patience.
Et ne reçût de Dieu ce qu'il avoit perdu,
Que pour s'étre à Dieu ſeul fidellement rendu.
C'éſt ainſi que le Ciel couronne les merites
De ceux qui font profit de ſes chaſtes viſites.

Il promet ſa faveur, & comble de bien-faits,
Ceux qui dans leur diſgrace ont conſervé la paix.
Je ſçay du ſaint Vieillard dont je ſuis la conduite,
La ſenſible douleur où vôtre ame eſt reduite.
Je ſçay bien qu'Euphroſine étoit un beau ſujet,
Qui des plus beaux amans faiſoit le doux objet,
Et que depuis long-tems ſa perte inopinée,
Vous fait plaindre l'état d'une ame ſi bien née.
Je ſçay même que Dieu refuſe d'accorder
Ce que par ſes amis vous faites demander.
J'ay ſouvent joint d'eſprit mes vœux à leurs prieres,
Pour attirer du Ciel avec eux les lumieres.
Mais ce que Dieu refuſe à ſes meilleurs amis,
Doit à ſes volontez vous rendre plus ſoumis.
Enfin s'il m'eſt permis de dire ma penſée,
Seigneur vôtre douleur ſera bien-tôt paſſée.
Et le même ſujet qui vous tient abatu,
Doit bien-tôt de tous deux couronner la vertu.
Aprés cét entretien Smaragde ſe retire,
Et ne peut empécher que ſon cœur ne ſoûpire,
Et ne faſſe couler des torrens de ſes yeux,
Quoy qu'il ſoit du combat ſorti victorieux.

Fin du colloque de Pafnuce & d'Euphroſine qui ſe retire

pleurãt, & laiſſe Pafnuce conſolé.

Pafnuce conſolé repouſſe la triſteſſe,
Et ſon cœur abatu reprend ſon allegreſſe.
Il ſouffre avec plaiſir les coups de ſa douleur,
Et ceſſe de pleurer l'effet de ſon malheur.
Il raconte à l'Abbé que ſon ame abatuë,
Sçait vaincre la douleur dont elle eſt combatuë.
Et que par le conſeil de ce divin reclus,
Il ſçait l'art d'étoufer ſes regrets ſuperflus.
Qu'il croit que c'eſt l'effet d'une grace divine,
De ſouffrir pour un tems la perte d'Euphroſine.
Qu'il s'en retourne enfin flaté d'un bel eſpoir,
D'étre un jour conſolé du plaiſir de la voir.

CHAPITRE VIII.

Smaragde attenué d'auſteritez, tombe malade, & eſt viſité par Pafnuce qui luy renouvelle la cauſe de ſa douleur, & en eſt conſolé.

PAfnuce en ſon Palais ſurmontoit ſa foibleſſe,
Attendant les effets d'une illuſtre promeſſe.
L'eſperance de voir l'objet de ſon amour,
Etoufoit les ennuys de ce triſte ſejour.

Smaragde cependant dedans ſa ſolitude,
Eloignoit ſon eſprit de toute inquietude.
Il vivoit ſur la terre, & ſon cœur innocent
S'élevoit dans le Ciel par un attrait puiſſant.
L'incomparable époux des Vierges les plus pures,
Arrachoit de ſon cœur l'amour des creatures.
Et le ſollicitoit par de ſi doux apas,
Qu'ayant icy le corps, ſon cœur n'y vivoit pas.
Eſprits qui triomfez au ſejour de la gloire,
De ce victorieux honorez la memoire.
Le Ciel qui par vos mains a ſoûtenu ſon bras,
Vous rend également témoins de ſes combats.
Comme l'amour d'un Pere en vain le ſollicite,
De quiter le ſejour du deſert qu'il habite,
De n'étre point rebelle à l'amour d'un amant,
Qui ſouffre le trepas par ſon éloignement.
Car ce noble vainqueur anime ſon courage,
Et ſouffre ces aſſauts ſans en craindre l'orage.
La longueur du combat excite ſa valeur,
Il combat en ſouffrant ſans craindre la douleur.
Mais ſon auſterité, la rigueur de ſa vie,
D'une paiſible mort ſera bien-tôt ſuivie.

Les Anges ſont témoins des cõbats d'Euphroſine.

Sa prochaine mort.

Son corps attenué, ſes membres delicats,
Ses maladies. Souffrent une douleur pire que le trépas.
Son ſang à long ruiſſeaux s'écoule de ſes veines,
Mais le Ciel non content de ces horribles peines,
Fait que l'amour l'attaque, & demeure vaincu,
Et qu'il meure en aimant comme il avoit vêcu.
Tandis que la douleur éprouve ſa conſtance,
Ses cõbats ſe renouvellent à la vûe de ſon Pere. La preſence d'un Pere irrite ſa ſouffrance.
Pafnuce ayant appris qu'il attend le trépas,
Vient expoſer ſon ame à de plus grands combats.

O Ciel faut-il que la triſteſſe,
Dit-il, me porte au deſeſpoir?
Faut-il que je ceſſe de voir
Celuy dont je tiens la promeſſe?
C'eſt à ce coup que mon malheur
Porte dans l'excez ma douleur,
C'eſt-icy qu'il faut que je meure:
Ouy je le veux, & je conſens,
Que mon ame en cette demeure,
Quitte l'uſage de ſes ſens.

Mais quoy cette bouche animée,
Qui me faiſoit tout eſperer,
Ne fait rien plus que ſoupirer,
Et met mon eſpoir en fumée.
Smaragde où ſont ces beaux effets,
Par qui mes deſirs ſatisfaits,
Me doivent redonner le calme ?
Sans étre émû de mes regrets,
Tandis que vous cueillez la Palme,
Je ne cueille que des cyprez.

J'ay crû, perdant ma chere Fille,
Perdre l'honneur de ma maiſon,
Et j'ay crû par vôtre oraiſon
Revoir l'appuy de ma famille.
Mais vous voyant preſt d'expirer,
Je ne dois plus rien eſperer,
Si vôtre preſence me quite,
Puiſque je voy tomber à bas
Celuy qui doit par ſon merite,
Faire l'appuy de mes combats.

C'eſt icy le combat où la grace divine
Fait voir ce qu'elle peut dans le cœur d'Euphroſine.
Il étoit neceſſaire encore à ſa vertu,
Que ſon cœur fut bleſſé, mais non pas abatu.
Si prés de poſſeder le bonheur qu'elle eſpere,
Elle ſouffre en mourant la douleur de ſon Pere.
L'amour & la douleur de le voir gemiſſant
Livrent un rude aſſaut à ſon corps languiſſant.

Elle reprend Paſnuce de ſa defiance.

Dequoy vous troublez-vous, luy dit cette ame ſainte,
Qui vous donne ſujet de former cete plainte?
Vous vous plaignez en vain de la rigueur du ſort,
Avant que de mourir vous vous donnez la mort.
Quoy le bras ſouverain qui ſoutient la nature,
Ne tient-il pas le ſort de toute creature?
Et Dieu dans ce moment n'a-t'il pas le pouvoir
De faire qu'Euphroſine ait le bien de vous voir?
Refuſez vôtre cœur à cette defiance,
Attendez le ſecours avecque patience.
Dieu qui de vôtre mal connoît bien la rigueur,
Sçaura bien égaler le prix à la longueur.
Il ne me reſte plus qu'une priere à faire,
Accordez moy trois jours dans ce lieu Solitaire.

Peut-

Peut-étre que le fruit de ce retardement,
Vous remplira de joye, & de contentement.
Pafnuce à ces propos ſouffre un nouveau martyre,
Et déja meurt d'amour pour celle qu'il deſire.
Il conſole ſon ame, & ſe promet de voir
L'objet delicieux qui flate ſon eſpoir.
Il conte les moments, & croit que trois journées
Egaleront le cours de trois longues années.
Il demeure penſif, mais enfin il attend
Le moment & le jour qui le rendra content.

Elle le prie de demeurer trois jours au Monaſtere.

CHAPITRE IX.

Les trois jours étans paſſez Pafnuce retourne à la Cellule de Smaragde qui ſe découvre à luy, & luy declare qu'il eſt ſa fille Euphroſine, & meurt incontinent aprés.

LE Soleil par trois fois achevant ſa carriere,
Avoit autant de fois dérobé ſa lumiere.
Pafnuce va trouver Smaragde, & ſoûpirant
Luy dit: j'attens la vie & je vous voy mourant.
Smaragde apres trois jours la douleur qui m'afflige,
Se porte à cet excez que rien ne la mitige.

Pafnuce retourne voir Smaragde, & le ſomme de tenir ſa promeſſe.

Mais voicy le moment que jattens le ſecours,
Que je me ſuis promis flaté par vos diſcours.
Quoy pouvez-vous, Smaragde, abandonner la vie,
Sans me rendre l'objet dont-je ſouffre l'envie?
Quand vous ſerez privé de la beauté du jour,
Qui me redonnera l'objet de mon amour?
Si me l'ayant promis vous manquez de promeſſe,
C'eſt porter à l'excez la douleur qui m'oppreſſe.
Et ſi-tôt que mes yeux verront vôtre trépas.
Smaragde le repréd de ſa defiance. Je mourray tout vivant de ne vous ſuivre pas. [mes,
He quoy, luy-dit Smaragde, à quoy bon tant de lar-
Au milieu du combat vous mettez bas les armes.
Au moment que le Ciel doit remplir vos deſirs,
La douleur vous emporte à mille déplaiſirs.
Grand Dieu qui de mes vœux avez reçû l'hommage,
Dont le bras tout-puiſſant m'a tiré du naufrage,
Qui m'avez ſur la terre accablé de bienfaits.
Il éleve ſon cœur à Dieu. Et qui diſſimulez tous les maux que j'ay faits.
Enfin voicy le tems, & l'heure eſt arrivée,
Que de mes triſtes jours la trame eſt achevée.
J'attens de vos bontez que cet heureux moment,
Accorde à mes deſirs leur accompliſſement.

Jeſus plus beau que la roſe,
Et plus brillant que le Lys,
En qui l'ame ſe repoſe
Comme au ſein du Paradis;
Puiſqu'il eſt tems que je meure,
Couronnez donc mon deſſein,
Et permettez qu'à cette heure,
En quitant cette demeure,
Je paſſe dans vôtre ſein.

Il s'adreſſe à Jeſus-Chriſt.

Ouy, mon Pere, il eſt tems de chaſſer la triſteſſe,
Il eſt tems que le Ciel vous comble d'alegreſſe.
Celuy que vous voyez preſt de quiter le jour,
C'eſt cet objet cheri qui faiſoit vôtre amour.
Par un effet puiſſant de la grace divine,
Un ſexe déguiſé vous cachoit Euphroſine.
Ouy je ſuis cet enfant ſi long-tems ſouhaité,
Et pour qui vôtre amour s'eſt tant inquieté.
Si ma couleur changée en obſcurcit l'image,
Connoiſſez vôtre fille au traits de mon viſage.
Ceſſez donc de vous plaindre, & calmez vos eſprits,
Puiſque le Ciel vous rend ce qu'il vous avoit pris.

Il ſe fait cõnoître à Paſnuce.

Ces pompeuſes beautez dont le monde ſe flate,
Ces foles vanitez où ſon erreur éclate,
Tout ce luſtre enchanté dont les cœurs ſont ſeduis,
Loin de me ſatisfaire irritoient mes ennuys.
Au milieu des plaiſirs je ſouffrois des ſupplices,
De me voir expoſée à tant de precipices.
J'ay penſé mille fois en quitter les apas,
Mais j'ay craint mille fois de ne vous plaire pas.
La crainte, & le deſir, l'amour avec la haine
Ont jetté mille fois mon ame dans la gêne.
Cent fois j'ay reſolu, cent fois j'ay balancé,
Craignant en vous quitant de vous voir offenſé.
A cette extremité mon ame étant reduite,
Du ſeul eſprit divin j'ay ſuivi la conduite.
J'ay déguiſé mon ſexe, & pour vivre en reclus,
J'ay formé le deſſein de ne paroître plus.
Trente-huit ans paſſez dans cette ſolitude,
M'ont amenée au port de la beatitude.
Rien ne peut icy-bas aréter mon deſir,
Puiſque Dieu de me voir vous donne le plaiſir.
Obligez-vous pour moy d'acquiter mes promeſſes,
Faites de tous mes biens de pieuſes largeſſes.

Que ce Convent ſuccede à mon heredité,
A tout autre qu'à vous cachez ma nudité.
A peine elle eût parlé, que ſon ame fidelle
Fut recevoir au Ciel le ſeul prix digne d'elle.
Elle ceſſa de vivre, & le dernier adieu,
Laiſſa ſon corps ſacré ſans vie au même lieu.

CHAPITRE X.

Pafnuce croyant qu'Euphroſine n'étoit pas encore morte, il luy parle comme ſi elle eût-été vivante ; mais s'étant apperçû qu'elle étoit ſans vie, la douleur le fait tomber en defaillance, d'où étant revenu, il s'abondonne encore à la triſteſſe : mais éclairé à la méme-heure d'un rayon celeſte, il ſe réjouyt de ſon bonheur.

PAfnuce à ce moment auroit perdu la vie,
Voyant qu'à ſes deſirs Euphroſine eſt ravie,
Mais l'amour luy faiſant douter de ſon trépas,
Redouble ſon courage, & fait qu'il ne meurt pas.
Il jette un doux regard ſur ſes yeux ſans lumiere,
Il y croit voir l'éclat de leur beauté premiere.
Il appelle Euphroſine, & redouble ſa voix,
Il eſt perſuadé qu'elle n'eſt qu'aux abois.

Ce doute de Pafnuce eſt une fiction du Poëte pour ornement de l'ouvrage.

Pafnuce parle à Euphroſine cõme ſi elle étoit vivante.

Faut-il ô doux eſpoir du bien que je deſire,
Dit-il, qu'en vous voyant je ſouffre le martyre?
A peine j'ay connu ce que je dois cherir,
Et je vous voy déja ſur le point de mourir.
O ma chere Euphroſine étes-vous ſans parole,
Seray-je ſatisfait d'une attente frivole?
Quand vous m'avez parlé ce n'étoit qu'à demi,
Vous traitez vôtre Pere ainſi qu'un ennemi.
Parlez à vôtre Pere ô ma chere Euphroſine,
Faut-il qu'à mon malheur vôtre rigueur s'obſtine?
Si je ceſſe de vivre en vous voyant mourir,
Vous aurez le regret de m'avoir fait perir.
Tandis que ces tranſports occupent ſa penſée,
Enfin il apperçoit qu'Euphroſine eſt paſſée.

Il tombe en pamoiſon quand il connoit qu'elle eſt morte.

Qu'il ſe répand en vain en des vœux ſuperflus,
Que celle qu'il croyoit ſa fille, ne l'eſt plus.
Il ceſſe de parler, à peine peut-il vivre,
Il eſt preſque reduit au moment de la ſuivre.
Il pouſſe de ſon cœur un ſoûpir éclatant,
Et tombe aux pieds ſacrez de ce ſaint Penitent.

Agape étonné du cry de Pafnuce

Agape tout ſurpris entre dans la Cellule,
Il doute s'il eſt mort, où bien s'il diſſimule.

Il y trouve deux corps, l'un ſouffre le trépas,
Et ſi l'autre eſt vivant, il ne reſpire pas,
Il connoît en effet que Smaragde eſt ſans vie,
Il doute qu'à Pafnuce elle ne ſoit ravie.
Il croit que ce tranſport eſt un effet d'amour,
Qui regrete un ami privé de voir le jour.
Pour rappeller les ſens, il moüille ſon viſage,
Il ſoûtient ſa foibleſſe, & luy donne courage.
Quoy, Seigneur, luy dit-il, faut-il qu'un homme
Vous arrache la vie, & vous donne la mort? [mort
Ouy Smaragde n'eſt plus, il a perdu la vie,
Mais faut-il que de vivre il vous ôte l'envie?
Croyant perdre un ami vous ne le perdez pas,
Car il l'eſt plus aprés que devant le trépas.
Si vous aimez Smaragde, aimez donc la victoire,
Qui le fait triompher au ſejour de la gloire.
Uniſſez vôtre joye à celle des eſprits,
Qui chantent de ſes faits & l'honneur, & le prix.
Si pour un beau trépas les pleurs ſont neceſſaires,
Laiſſez les épancher à tous nos Solitaires.
Vous ſerez d'un chacun plainement ſatisfait,
Puiſque tous ſont pour luy dans un amour parfait.

rentre dans la Cellule de Smaragde où il trouve deux corps l'un mort, l'autre évanouy.

Il fait revenir Pafnuce de ſon evanouiſſement, & l'encourage.

Mais ſi d'un bel objet que le Ciel nous enleve,
Chacun de ſa douleur doit donner quelque preuve,
C'eſt moy que de tous ceux qui le doivent aimer,
Ce funeſte trépas devroit plus alarmer.
Il me faiſoit l'honneur de m'appeller ſon maître,
Quoy que déja luy-même étoit digne de l'étre.
Je me voyois forcé, me trouvant abatu,
D'accroître ma ferveur en voyant ſa vertu.
Mais qui peut s'oppoſer à ce que Dieu deſire?
Si le Ciel le dérobe à ce mortel empire,
C'eſt pour nous propoſer tous les biens qu'il a faits,
Comme un beau racourcy pour devenir parfaits.
S'il nous a precedé nous pouvons bien le ſuivre,
Si comme il a vêcu nous tâchons de bien vivre.
Si le Ciel le couronne, il nous peut couronner,
Et nous donner le prix qu'il a pû luy donner.
Pafnuce à ces propos demeuroit immobile,
L'ame à peine animoit ſon corps foible & debile.
Mais aprés que le ſens eſt devenu plus fort,
Et que de ſa douleur il a vaincu l'effort,
Pafnuce revenu de ſõ evanouiſſ. Il verſe de ſes yeux deux fontaines de larmes,
Et ſa raiſon ne peut moderer ſes alarmes.

Quoy,

Quoy, dit-il, ne mourray-je pas, ſement s'emporte à la douleur.
Apres une mort ſi ſenſible,
Pourray-je éviter le trépas.
Puiſqu'enfin à mes vœux le Ciel eſt inflexible?
O cruelle douleur,
Faut-il qu'à mon malheur
Je te perde, Euphroſine?
Quand tu me devois conſoler,
C'eſt lorſque ta rigueur s'obſtine,
Et qu'une triſte mort t'empêche de parler.

Cent fois tu m'as fait ſoûpirer,
Cent fois j'ay répandu des larmes,
Tu m'as fait cent fois eſperer
Que le Ciel me rendroit cet objet plein de charmes.
Mais tu ne diſois pas
Que d'un ſi promt trépas
Tu ſerois la victime.
En vivant tu m'as fait ſouffrir,
Mais tu ne peux mourir ſans crime,
Puiſque c'eſt en mourant que tu me fais mourir.

Agape cependant ſoûtenoit ſa foibleſſe,
Et tâchoit mais en vain de flater ſa triſteſſe.
Il ſe leve de terre, il embraſſe ce corps,
Qui luy vaut plus luy ſeul que cent mille treſors.

Il embraſſe le corps d'Euphroſine & exprime ſa douleur.

Souffre que je t'embraſſe ô l'amour de ma vie,
Que la mort m'a ravie,
Reçoy, luy dit-il, un baiſer,
Que tu ne peux pas refuſer,
A moins que ta mort ſoit ſuivie
Du crime injurieux de me trop mépriſer.

Venerable ſujet de la grace divine,
O ma chere Euphroſine,
Mon œil en toy n'eſt point deçû
Mais je l'ay trop tard apperçû,
Et la douleur qui m'aſſaſine,
Me laiſſe le regret de ne l'avoir pas ſçû.

Je connoy ſur ton front, je voy ſur ton viſage
Eclater mon image.

Mes yeux m'en rendent convaincu,
Mais tu n'as pas aſſez vêcu
Pour mettre à couvert de l'orage
Celuy que la douleur de ta mort a vaincu.

O Ciel dedans l'état où mon ame eſt reduite,
J'adore ta conduite,
Mais tu pouvois étre plus doux,
Tu pouvois épargner les coups
De ta rigoureuſe pourſuite,
Et pour un triſte Pere avoir moins de courroux.

Le voila je le voy l'objet de mon envie,
Mais je le voy ſans vie,
Plutôt je ceſſe de le voir,
Puiſqu'il n'eſt plus en mon pouvoir
De voir mon attente ſuivie
Du plaiſir innocent qui flatoit mon eſpoir.

Mais je regrette en vain celle que je deſire,
Et mon cœur qui ſoupire

Oblige en vain mes yeux mourans
De verſer icy des torrens,
Ils ne ſçauroient de mon martyre
Adoucir la rigueur dans le cours de mes ans.

La mort dont mon amour éprouve la contrainte
Fera ceſſer ma plainte,
Ceſſons de poſſeder le jour,
Donnons ce plaiſir à l'amour,
Et nous mettons hors de la crainte
De ſouffrir plus long-tems l'ennuy de ce ſejour.

Dieu change le cœur de Paſnuce.

Ces mots entre-mélez de ſoupirs & de larmes,
Forcent enfin le Ciel de calmer ſes alarmes.
Dieu porte dans ſon ame un rayon tout-puiſſant,
Qui donne de la force à ſon cœur languiſſant
Il voit en un moment la terreur diſſipée,
Dont ſon ame timide étoit preoccupée.
Il croit que ſa diſgrace eſt un rare bien-fait,
Qui merite l'amour de celuy qui l'a fait.

Quoy donc une vertu que Dieu même couronne,
Celle à qui j'ay donné le jour,
Euphroſine, dit-il, que la gloire environne,
Regne dans l'immortel ſejour.
N'eſt-ce pas me rendre coupable
Du plus grand de tous les forfaits,
De devenir inconſolable,
Quand le Ciel luy donne la paix?

Ses tranſports de joye.

Puiſ-je bien ſans horreur dérober la victime
Au plus beau de tous les époux?
N'eſt-ce pas m'engager dans un horrible crime,
De vouloir en étre jaloux?
Quoy ſeulement pour ſatisfaire
L'amour d'un Pere intereſſé,
J'entreprendray de luy deplaire,
Et voir ſon honneur offenſé?

Euphroſine triomphe au ſejour de la gloire,
Et je regrete ſon bon-heur.
Quoy, la poſterité chantera ſa victoire,
Et je flétriray ſon honneur?

Amour aréte ta pourſuite,
Ceſſe d'éblouyr ma raiſon,
Je reconnoy dans ta conduite
Les effets de ta trahiſon.

Puiſque des beaux amans le Ciel eſt le partage,
Que pouvoit attendre icy-bas
Celle a qui le Ciel même a donné l'avantage,
D'aimer ſon Dieu juſqu'au trépas?
Allez ma fille à la bonne-heure
Jouyr de l'immortel ſejour,
Abandonnez cette demeure,
Et vivez au ſein de l'amour.

Le premier de vos jours me remplit d'alegreſſe,
Vôtre perte fit ma douleur;
Mais vôtre heureux trépas efface ma triſteſſe,
Et la cauſe de mon malheur.
Que puiſ-je encore icy pretendre,
Si non de marcher ſur vos pas,
Sous le cilice, & dans la cendre,
Attendant l'heure du trépas?

CHAPITRE XI.

Agape va donner avis à l'Abbé & aux Religieux de la mort d'Euphroſine, qui aprés luy avoir rendu leurs reſpects, l'inhument avec grande pompe; & un des Religieux recouvre l'œil qu'il avoit perdu.

PAfnuce avoit déja diſſipé ſa triſteſſe,
En recevant la paix, & vaincu ſa foibleſſe.
Mais Agape ſurpris de ce cas imprevû,
Ne pouvoit conſentir à ce qu'il avoit vû.
Il partage ſon cœur, & ſouffre qu'il s'employe,
Tantôt à la douleur, & tantôt à la joye.
Il pleure le trepas de ce fervent Reclus,
Et ne peut s'éloigner de celuy qui n'eſt plus.
Car de quelque vertu qu'il ait conçû l'idée,
D'un haut étonnement ſon ame eſt poſſedée.
Il oſe bien douter qu'un corps ſi delicat,
Ait porté ſa vertu dans un ſi haut éclat.
Mais quand il voit ſon œil dementir ſa penſée,
Et qu'enfin il eſt vray qu'Euphroſine eſt paſſée.

Agape eſt ſurpris d'étonnement & a peine de croire ce qu'il voit.

Que ſa vertu triomphe en un corps deguiſé,
Je reconnoy, dit-il, que je ſuis abuſé.
C'eſt Dieu de qui la main opere ce prodige,
C'eſt d'un effet divin le glorieux veſtige.
Dedans un foible corps le Ciel a combatu,
Et le fait triompher quand il eſt abatu.
Cependant il accourt, & porte au Monaſtere
Le glorieux trépas de ce grand Solitaire.
Smaragde, leur dit-il, ceſſe de voir le jour,
Il a ceſſé de vivre en ce mortel ſejour.
Il a perdu la vie, & ſon ame épurée
Eſt allé triompher au ſein de l'empirée.
Mais ô divin effet d'un pouvoir tout-puiſſant,
Ce corps défiguré, foible, & tout-languiſſant,
C'eſt le noble ſujet de la grace divine,
C'eſt le corps déguiſé de la vierge Euphroſine,
Dont le Ciel aujourd'huy couronne la vertu,
Aprés qu'elle a pour luy ſi long-tems combatu.
Illuſtres habitans de ce ſaint Monaſtere,
Venez joindre vos pleurs aux larmes de ſon Pere.
Accordez à vos yeux le plaiſir de le voir,
Ne luy refuſez-pas un ſi juſte devoir.

Il porte au Monaſtere la nouvelle de la mort de Smaragde.

Il declare que c'eſt Euphroſine.

Venez

Venez étre à l'envie témoins d'une merveille,
Qui jamais ſous le Ciel n'a trouvé ſa pareille.
Euphroſine à nos yeux ſous un nom ſuppoſé,
Fait triompher le ſexe en un corps déguiſé.
Agape avoit à peine achevé ſon meſſage,
Que chaque Solitaire anime ſon courage.
Chacun veut à l'envie voir de ſes propres yeux, L'Abbé & tous les Religieux viennent voir cette merveille.
Le treſor que la terre avoit reçû des cieux.
Ils embraſſent ce corps qui n'avoit plus de vie,
D'une pareille mort ils conçoivent l'envie.
Par mille beaux propos d'imiter ſa ferveur,
Chacun veut meriter une même faveur. Chacũ luy preſente ſes reſpects,
Tandis qu'à ces tranſports leur pieté s'obſtine,
L'Abbé plein de reſpect s'approche d'Euphroſine.
Et pour rendre à ſon tour ſon deſir ſatisfait,
Il fait au nom de tous ce que tous avoient fait. & l'Abbé au nom de tous.

Noble fille de l'Empirée,
Luy diſoit-il, au nom de tous,
Vierge, de qui l'ame épurée
Triomphe au ſein de ſon époux.

Chaſte fruit de la ſolitude,
Objet de ma ſollicitude
Beauté dont le Ciel eſt épris,
Perle ſi long-tems recherchée
Ceſſez de demeurer cachée
Et nous découvrez vôtre prix.

Vous dérobiez à nôtre vuë
Le plus divin de nos treſors,
Et pour demeurer inconnuë,
Vous déguiſiez un ſi beau corps.
Vôtre beauté pleine de charmes
Ne ſe nourriſſoit que de larmes,
Pour mieux déguiſer vos attraits;
Et par une vertu ſecrete,
Vous vous plaiſiez dans la retraite,
Pour en effacer tous les traits.

D'un Pere accablé de triſteſſe
Pouvant ſoulager la douleur,
Vous ſouffrez le mal qui l'oppreſſe,
Sans que vous changiez de couleur.

Mais je me trompe ame divine,
Le Ciel étoit vôtre origine
Dieu ſeul vous a donné le jour:
Il eſt mieux que luy vôtre Pere,
Puiſque ſon amour vous transfere,
Dedans un plus divin ſejour.

Mais puiſqu'au ſejour de la gloire,
Vous triomphez avec les ſaints,
Faites nous part de la victoire,
Qui couronne tous vos deſſeins,
Accordez à nôtre priere
D'entrer un jour dans la lumiere,
Que le Ciel vous fait heriter;
Et priez l'auteur de la vie,
Qui nous en fait naître l'envie,
De nous la faire meriter.

Aprés que le viellard eût rendu cet hommage,
Chacun de ſes reſpects renouvele le gage?
Et tous par le credit de ce ſaint Penitent,
Se promettent du Ciel un ſecours éclatant.

Chacũ prie la Sainte pour ſes neceſſitez particulieres.

Le Ciel en ſa faveur comble leur eſperance,
Alorſqu'un Solitaire avecque confiance,
Un Religieux qui avoit perdu un œil, le recouvre en la touchant au frõt. S'approche d'Euphroſine, & luy touchant le front,
De l'œil qu'il a perdu ſent le remede promt.
Ce miracle evident étonne l'aſſemblée,
O vierge, luy dit-on, que le Ciel a comblée
D'un pouvoir excellent de guerir les mortels,
Exclamatiõs de l'aſſemblée. Souffrez qu'à vôtre nom nous dreſſions des Autels.
Par un effet ſi beau Dieu fait aſſez connaître,
Que de ſes volontez vôtre cœur eſt le maître.
Et que le bel époux que vous avez aimé,
De vos chaſtes amours à ſon tour eſt charmé.
Tandis que ces tranſports occupent leurs penſées,
Par un charme ſi doux ſaintement amorcées,
L'Abbé prẽd ſoin de la faire inhumer avec honneur. L'Abbé penſe aux honneurs qui d'un objet ſi beau,
Doivent accompagner dignement le Tombeau.
Mes Freres, leur dit-il, le devoir nous oblige
De rendre à ce Saint corps les honneurs qu'il exige,
Et comme dans le Ciel l'eſprit eſt couronné,
La terre doit avoir le corps qu'elle a donné.
Ce ſacré monument vous ſervira d'azile,
Pour triompher comme elle en une chair fragile.

Vous obtiendrez par elle, en l'allant viſiter,
De poſſeder le bien qu'ell'a pû meriter.
Chacun à ces conſeils rend ſon ame ſoumiſe,
Et d'une promte ardeur obeit ſans remiſe.
Pafnuce cependant rend le pieux devoir,
Qu'Euphroſine a voulu de ſa main recevoir.
Enfin on ſe diſpoſe à la pompe funebre,
Déja le Ciel s'y joint pour la rendre celebre.
Il ajoute à ſa gloire un miracle nouveau,
Si tôt qu'on ſe prepare à la mettre au tombeau.
Un rayon de clarté brille ſur ſon viſage,
Qui donne de ſa gloire un illuſtre preſage.
Les Cantiques ſacrez pouſſez parmi les airs,
Des celeſtes eſprits attirent les concerts.
On met ce corps ſacré dedans la ſepulture,
Pour attendre le jour de la gloire future.
Tandis que ſa belle ame en l'immortalité,
Reçoit de ſon époux ce qu'ell'a merité.

Pafnuce prẽd ſoin du corps d'Euphroſine, & accomplit ſon deſir.

Le ſaint corps eſt inhumé avec pompe.

Un rayon de lumiere fut vû ſur ſon viſage.

CHAPITRE XII.

Pafnuce apres les obſeques d'Euphroſine diſtribuë tous ſes biens aux pauvres, & aux Monaſteres, & ſe met en poſſeſſion de ſa Cellule, où il perſevere ſaintement juſques à la mort.

Pafnuce prẽd deſſein de quiter le monde.

PAfnuce dégagé de l'amour de ſa fille ?
Dégage auſſi ſon cœur des ſoins de ſa famille.
D'un illuſtre entrepriſe il forme le projet,
Et veut que ſon amour n'ait que Dieu pour objet.
Tranſporté de l'ardeur d'une ſi belle flame,

Il le cõmunique à l'Abbé.

Il découvre à l'Abbé le deſir qui l'enflame.
Mon Pere, luy dit-il, j'ay deſſein de quiter
Tout ce qui peut encore icy-bas m'areter,
Celle à qui j'ay donné la naiſſance & la vie,
D'imiter ſes vertus me fait naître l'envie.
Puiſqu'en quitant le monde elle a pû triompher,
J'en veux comm'elle auſſi la memoire étoufer.

Ses doux tranſports.

Allez vanitez trompeuſes,
Diſoit ce nouvel amant,
Dans vos careſſes flateuſes

Je ne voy rien de charmant.
Vaines pompes de la terre,
Je vous declare la guerre,
Et renonce à vos apas:
Par vos promeſſes d'argile,
Par vôtre luſtre fragile,
Vous ne me ſeduirez pas.

Venerable Prelat ſouffrez que dés cette heure,
De ce chaſte ſejour je quitte la demeure,
Pour faire de mes biens l'échange precieux
D'une terre fragile à la beauté des cieux.
Ce qu'Euphroſine a fait, j'ay deſſein de le faire,
Je veux plaire à Dieu ſeul, comme elle a ſçû luy plaire.

Il demande à l'Abbé permiſſion d'aller diſtribuer tous ſes biens aux pauvres.

Le Ciel eſt deſormais ce que je veux cherir,
Je veux me ſeparer de ce qui peut perir.
Un ſi juſte deſſein merite qu'on l'écoute,
Il part, & de la Ville auſſi-tôt prend la route.
Il partage ſes biens, & tous les indigens
Reſſentent les effets de ſes ſoins obligeans.
Les Temples enrichis, & tous les Monaſteres
Reçoivent de ſes mains les graces volontaires.

Il diſtribuë ſes grands biens aux pauvres & aux Monaſteres.

Mais entre tous les lieux qu'il comble de bien-faits,
Le Convent d'Euphroſine en ſent mieux les effets.
Aprés ces beaux exploits il vient à la même-heure,
De ſa fille Euphroſine occuper la demeure.

Il prēd poſſeſſion de la Cellule d'Euphroſiac.

Il entre en la Cellule où ſa fille a vêcu,
Pour y vaincre celuy qu'elle, même a vaincu.
Il offre à ſon eſprit ſes vertus pour modelle,
Il croit, ſans l'imiter n'étre pas digne d'elle.
Habiter un lieu Saint, & vivre en criminel,
C'eſt, dit-il, meriter un ſupplice eternel.
Elle étoit innocente, & je ſuis un coupable,
J'ay fait de ſon bonheur le crime qui m'accable.
Il faut pour ſatisfaire à ſa haute vertu,
Que j'aime maintenant ce que j'ay combatu.

Genereuſe reſolution de Pafnuce.

Il faut que le ſilence, & que la ſolitude
Me conduiſent comme elle à la beatitude.
Que les pleurs ſoient mon pain, la terre ſoit mon lit,
Le travail mon repos, la haire mon habit.
Puiſque je ſuis pecheur, la ſeule penitence
Pour me rendre innocent, doit punir mon offenſe,
Puiſqu'elle a fait ſouffrir à ſon corps innocent,
Ce que devoit ſouffrir un Chrétien languiſſant.

Ainſi

Ainſi la pieté de Pafnuce s'anime ;
Et s'enflame à combatre un combat legitime.
Croyant, comme chrétien, n'avoir pas ſatisfait,
Il veut finir ſes jours comme un homme parfait.
Enfin ce ſaint vieillard voit aprés dix années
De mille beaux lauriers ſes vertus couronnées.
Car il ceſſe de vivre, & par un ſaint trépas
Des plaiſirs eternels va goûter les apas.
On accorde à l'amour ce que l'amour opere,
Le tombeau de la Fille eſt le tombeau du Pere.
Les ſiecles à venir conſervent leur honneur,
Et la poſterité prend part à leur bonheur.
La grace en Euphroſine a vaincu la nature,
La douleur en Pafnuce a fait une ame pure.
S'il avoit icy-bas ceſſé d'étre affligé,
Le renom de ſa gloire y ſeroit negligé.
L'un & l'autre triomphe au ſejour de la gloire,
Le Ciel de l'un & l'autre honore la memoire.
Enfin ayant tous deux dignement combatu,
La terre auſſi s'oblige à chanter leur vertu.

Aprés dix années de ſolitude il meurt.

Il eſt inhumé au tombeau d'Euphroſine.

Fin de la vie de ſainte Euphroſine.

L'HYMNE SUIVANTE A E'TE' composée en Latin, en action de graces d'une gueriſon miraculeuſe, faite par l'interceſſion de ſainte Euphroſine, à la priere d'Anne Charpentier femme de Monſieur Cailleu Procureur au Châtelet de Paris 1625.

HYMNE

De ſainte Euphroſine Vierge d'Alexandrie.

De ſancta Euphroſina Virgine Alexandrina, Hymnus.

Totus exultet chorus hic profuſis
Gaudiis, feſtũ quoties recurrit
Virginis, noſtrũ recreantis ipſo
Nomine cœtum.

MOrtels celebrez les loüanges,
Chantez les faits victorieux
D'une heroïne à qui les cieux
Font part de la gloire des Anges
C'eſt Euphroſine, dont le nom
Porte la gloire & le renom
Où le jour porte ſa lumiere.
C'eſt cét aſtre doux & charmant;
De qui la clarté ſinguliere
Fait honte à ceux du firmament.

Déja ſon heureuſe naiſſance
Flatoit l'eſpoir de ſes parens,
Mais bien plus le cours de ſes ans
Les combla de réjoüiſſance.
Déja ſes innocens deſirs
Se refuſoient aux vains plaiſirs,
Dont rien ne la rendit captive:
Lors que venant à séchaufer
A la faveur d'une foy vive,
Elle apprit l'art de triompher.

Recreat nomen, magis acta vita,

Caſtitas carnis domitrix proter-væ,

Et fides, & quod retulit ſubacto.

Hoſte trophæū.

L'amour de celuy qui l'enflame
Sollicitant ſes beaux deſſeins,
L'oblige à porter dans ſes mains
Le feu qui brûle dans ſon ame.
La prudence guide ſes pas,
Et ſa lampe ne ſouffre pas
L'atteinte des ombres funebres:
L'époux dont ſon cœur eſt charmé,
Tient parmi l'horreur des tenebres,
Son flambeau toûjours allumé.

Lampadem cura vigili paratam,

Una prudentum, ſapienſque virgo,

Nuptias fœlix aditura ſponſi,

Provida geſſit.

Veſte dum fingit, ſimulatque ſexum,
Tandis que l'amour la deguiſe,
Et ſemble paſſer à l'excez,

Principem mundi, ſimul ipſa mundum,
Pour donner un noble ſuccez
A ſa genereuſe entrepriſe;

Arte deludens, latuit, ſed uni
Celuy qui combat ſa vertu
Se voit auſſi-tôt abatu
Qu'il oſe attaquer ſa conſtance:

Cognita Chriſto.
Le Ciel qui luy préte ſon bras
Arme ſa main pour ſa défenſe,
Et la ſoûtient dans les combas.

Hoſpitem miram capit arcta cella,
Dans une affreuſe Solitude,
Où regnoit l'horreur & l'effroy,

Hic ubi juges lacrymæ, flagellum,
Elle ſouffre la dure loy
De vivre dans la ſervitude.

Saccus, in terra cubitus fuerunt
D'une volontaire priſon
Elle fait un lieu d'oraiſon,
Où ſes yeux ſe fondent en larmes:

Summa voluptas.
De la terre elle fait ſon lit,
Le ſac a pour elle des charmes;
Et la haire luy ſert d'habit.

Enfin elle ſe manifeſte, — Se patri tandem moritura prodit
Quand elle approche du trépas,
A celuy qui ne connoit pas — Virgo, jam non mas moritur : ſubintrat
Qu'elle eſt le ſeul bien qui luy reſte.
Pafnuce en demeure ſurpris,
Et déja ſon cœur eſt épris — Filiæ cellam pater, atque vitam
Voyant le fruit de ſa victoire:
Il quite les ſoins ſuperflus, — Ducit eandem.
Et pour prendre part à ſa gloire,
Il veut comme elle étre reclus.

Comme une Emeraude épurée — Fulſit in terris veluti Smaragdus,
Elle éclatoit en ces bas lieux,
Mais comme un aſtre glorieux — Fulget in cælis modo ſicut aſtrum,
Elle brille dans l'empirée.
Seigneur qui ſçavez nos ennuis, — Cujus aſpectu, Deus alme noſtras
Diſſipez l'horreur de ces nuits
Qui nous tiennent dans les tenebres : — Pelle tenebras.
Accordez-nous en ſa faveur
De quiter ces ombres funebres,
Qui portent la nuit dans le cœur.

Virginis ſanctum caput hæc in æde

Ce temple auguſte & venerable
Garde le treſor precieux
Du chef illuſtre & glorieux
De cette Vierge incomparable.

Virgines ſervant Domino ſacratæ,

Les os de ſes membres polis
Refleuriſſent parmi les lys
D'une troupe d'ames celeſtes,

Corpus hinc ſanum, peregrine mentem

Pelerins qui de ſes vertus,
Voyez les preuves manifeſtes,
Que vos cœurs en ſoient revêtus.

Hinc pete ſanam.

Grand Dieu qui de tous les Monarques
Tenez les cœurs dans vôtre main,
Et qui portez d'un Souverain
Vous ſeul les eternelles marques.

Sit Deo ſoli, ſit ubique ſemper

Que le tems, & l'eternité
Dedans une ſainte unité
Loüent vôtre grandeur divine:

Summa majeſtas, ſit honos ſupremus:

Donnez-nous apres le trépas
De jouyr avec Euphroſine,
De la douceur de vos apas.

Chriſtus & nobis det, ut Euphroſinæ,

Gaudia cæli.
Amen.

Antienne & Oraiſon de ſainte Euphroſine la conſolation des malades.

Antienne.

Antiphona.

VOus qui connoiſſez l'homme auparavant qu'il naiſſe,
Secourez les beſoins de ce pauvre affligé,
Appaiſez de ſon corps la douleur qui l'oppreſſe,
Et que parmi les Saints un jour il ſoit logé.

DEus qui cognoſcis hominem antequam naſcatur, hujus creaturæ tuæ curam habere dignetis, ut mereatur habere portionem & cõſortium in regno cælorum.

Verſ. Chaſte épouſe de Jeſus-Chriſt
Noble Vierge ſainte Euphroſine,

Verſ. Ora pro nobis beata Euphroſina.

Reſp. Priez que la grace divine
Poſſede à jamais nôtre eſprit.

Reſp. Ut digni efficiamur promiſſionibus Chriſti.

Oraiſon, Sonnet.

Oremus.

GRand Dieu de qui le Fils a racheté le monde,
Et fait par ſon trépas & ſon prix, & ſa paix,
Et qui faites encor pour comble de bienfaits
Qu'où regnoit le peché la grace ſurabonde.
Puiſque c'eſt en vous ſeul que nôtre eſpoir ſe fonde,
Faites que vôtre amour ne nous quite jamais,

BEatæ Euphroſinæ virginis, Domine Deus, glorioſis meritis adjuvemur, ut ejus ſacro interventu, corporis & animæ ſanitate gaudentes, gratia tua cooperante ſalvemur. Per Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum Filium tuum, qui tecum vivit & regnat in unitate

Spiritus ſancti Deus, per omnia ſæcula ſæculorum, Amen.

Que nos cœurs & nos corps reſſentent deſormais,
Ce que peut Euphroſine en miracles feconde.
Par l'image de vos grandeurs,
Par celuy qui de vos ſplendeurs
Eſt une immortelle figure,
Souffrez que nos pieux deſirs
Trouvent dans la gloire future
L'eternité des vrais plaiſirs.

F I N.

Loüé ſoit Dieu.

MISC
24

674385
.115E17